

Le Timide au palais

Tirso de Molina

adaptation de Robert Angebaud

m.e.s. Tom Lévêque
assisté de Camille Roumat

avec :

Lilian Adeline
Mathilde Bellencontre
Naëtterra Dain
Théo Edom
Bryan Mbenja Ebanga
Simon Ménard
Arthur Michelet
Camille Roumat
Maxime Taite

Prologue

Le Prologue seul en scène.

LE PROLOGUE.

« Señores y gran señoras
Buena gente de todas partes
Niños de todas las edades
Abra los ojos de par en par
Y escucha bien
Porque le presentamos este tarde
Una historia asombrosa
Llena de los ruidos de risas y de intrigas
De amor y de golpe de espadas... »
Bon, il y a facilement trente lignes comme ça.
En pur castillan du dix-septième siècle.
N'étant pas en mesure de rendre compte de la version originale
(au moins quatre grandes heures d'horloge espagnole !)
Nous jouerons au présent pour vous, spectateurs d'aujourd'hui.
Tout le monde est arrivé ?
Terminez tranquillement votre conversation,
Le spectacle n'est pas tout à fait commencé.
Brouhaha en coulisse.

Moi ?

Je suis le Prologue.

Un acteur chargé selon la vieille tradition

De vous faire doucement pénétrer dans notre magie artisanale.

VOIX FÉMININE, *l'interrompant en coulisse.*

Ça va s'éterniser encore longtemps ?

LE PROLOGUE.

Ils s'impatientent. Et bien, c'est parti !

VOIX NOMBREUSES, *soulagées.*

Ah !

LE PROLOGUE.

J'allais oublier ! La pièce s'inspire d'un très vieux proverbe
ibérique :

« Un timide n'est pas à sa place au palais »... quoique... ?

Acte I Scène 1a

*Entre le Comte attaquant le Duc qui esquive adroitement,
sans encore tirer l'épée.*

LE DUC.

Doucement Comte, doucement.

LE PROLOGUE, *dans l'urgence.*

Je ne vous quitte pas vraiment : un accessoire, et hop :
J'incarne n'importe quel comparse nécessaire à l'action !

LE COMTE.

Il suffit !

LE DUC.

Ah : vous commencez à vous essouffler.

LE PROLOGUE, *prenant la pause.*

Là : une statue dans le parc !

LE DUC.

Prenez garde à ne point gâter mes dentelles...

LE COMTE.

Ce n'est point à vos parures que j'en ai, monsieur le Duc.

LE DUC.

C'est heureux ! Voyez-vous, je tiens furieusement à ce col et ces manchettes : point de Bruges ! Jolie ville à ce qu'il paraît, encore que jamais ne me viendrait l'idée saugrenue de porter mes pas vers ces brumes nordiques.

LE COMTE.

Par les cornes et les sabots ! L'heure n'est point au bavardage Don Roderigo !

LE DUC.

Un instant... Extraordinaire !... Elle n'est point sur mes pas !

LE COMTE.

Qui ?

LE DUC.

L'implacable Juana ! Qu'elle ne nous suive pas tient bonnement du miracle. Comme chacun ici, vous savez que Juana est une mienne cousine... fort éloignée, du côté de ma mère, je crois, mais sous prétexte qu'elle a à charge de tenir compagnie à mes sœurs pourquoi m'accable-t-elle de ses intentions ?

Esquive périlleuse.

Ah ! Il s'en est fallu d'un cheveu ! Comptez sur moi Don Duarte pour signaler partout votre adresse et votre vaillance.

LE COMTE.

Vous ne dégainerez donc jamais ! ?

LE DUC.

Sur ma foi, quelqu'un s'en venant ici pourrait croire, à vous voir, que nous avons querelle... Ah non : mes rubans !

LE COMTE.

Ne me rompez pas davantage la tête avec vos colifichets.

LE DUC.

Colifichets ! Voilà une expression qui ne saurait me satisfaire, monsieur le comte.

Il dégaine, mais n'attaque pas encore : il se prépare.

LE COMTE.

Enfin ! Tant mieux morbleu ! Tant mieux...

LE DUC.

... Et croyez que, si vous ne deviez épouser ma fille Magdalena...

LE COMTE, *attaquant.*

Seraphina !

Le Duc pare en catastrophe. Le duel s'engage.

LE DUC.

Oui, Seraphina ! Seraphina !... Vous voyez, je suis conciliant : Seraphina, c'est exact... puisque Magdalena, la cadette, est demandée par le duc de Bragance pour son premier fils, le comte de Vasconcelos, notre cousin. Vous me suivez j'espère ?

Le Duc se bat sans conviction, avec négligence.

LE DUC.

J'ai déjà mille peines à gérer le patrimoine... À chacun ses soucis... et vous avez assez de ceux que vous cause la charmante Leonella.

LE COMTE.

Leonella ?... connais pas.

LE DUC.

Ah ! Nous savons ce que nous savons !

LE COMTE.

Par la bille et par le sang ! Je ne suis point d'âge à marier des filles. Assez de faux-fuyants, de lâcheté et d'hypocrisie.

LE DUC.

Est-ce à moi que ces propos s'adressent, comte d'Estremoz ?...

LE COMTE.

À vous, duc d'Aveiro, à vous... ! qui n'avez pas eu crainte de souiller votre nom.

LE DUC.

Là, vous allez trop loin.

Quelques passes habiles, mais la conversation se poursuit.

Comte, pouvez-vous me rappeler le motif de tout ceci ?

LE COMTE, *présentant une lettre.*

Est-ce là votre signature ?

LE DUC.

Ma signature ! Notre-Dame des sept douleurs !

LE COMTE.

N'ajoutez point la feinte à votre forfaiture.

Ils sont face à face, garde contre garde.

LE DUC.

Forfaiture ! Par l'encensoir et les burettes ! Que dit cette lettre ?

LE COMTE.

Qui, mieux que vous, peut le savoir ?

LE DUC.

Par quel prodige pourrais-je...

LE COMTE.

Lisez !

LE DUC.

Ce n'est certes pas pour vous être agréable. « En raison de certaines offenses qui ne peuvent être effacées que par la mort du comte Duarte d'Estremoz... »

LE COMTE.

Allez-vous nier encore ? N'est-ce point là mon nom ?

LE DUC.

Si vous voulez que je lise, cessez de m'interrompre ! « La mort du comte Duarte d'Estremoz. Ce bellâtre n'ayant plus que son nom pour toute fortune... » Vous avez raison, c'est de vous que parle la lettre.

LE COMTE.

Passage sans intérêt, voyez la suite.

Tentative ratée de s'emparer de la lettre. Il lit.

« Connaissant votre adresse en ces sortes d'affaires, je vous confie l'exécution... »

LE DUC.

« L'exécution de la chose ! »

LE COMTE.

Et c'est signé...

LE DUC ET LE COMTE., *ensemble.*

« Roderigo, duc d'Aveiro... » Ha !

LE DUC.

Ma signature est parfaitement imitée.

LE COMTE.

Par qui ?

LE DUC.

Comment voulez-vous que je le sache ? En y mettant le prix, tout un chacun peut engager un faussaire assez habile pour reproduire ma signature.

LE COMTE.

Pourquoi ?

LE DUC.

Quelqu'un aura eu et l'adresse et l'audace, voulant vous faire assassiner, de laisser retomber la honte sur mon front.

LE COMTE.

L'excuse est admirable et le détour fameux.

Juana déboule.

Scène 1b

JUANA.

Grâce au ciel, il est vivant.

LE DUC.

Ah Juana... déjà ? Heu... où est Figuerido ?

LE PROLOGUE, *appelant vers la coulisse.*

Figuerido !

JUANA, LE DUC, LE COMTE.

Figuerido !

Le prologue comprend enfin que c'est à lui d'entrer et se précipite.

LE DUC.

Eh bien, Figueredo, serviteur fidèle, toi, mon homme de confiance, quelles nouvelles portes-tu ?

FIGUERIDO.

J'ai découvert un complot.

LE DUC.

Non ?

FIGUERIDO.

Oui ! Votre secrétaire... don Ruy Lorenzo... J'étouffe !

JUANA.

Eh bien, le secrétaire ?

FIGUERIDO.

C'est à peine croyable, mademoiselle : ah ! Le cœur me fend et les jambes me manquent.

JUANA.

Calme Figueredo !

FIGUERIDO.

Ah, monsieur le Duc. Ah monsieur le Comte si vous saviez !

JUANA.

Justement nous aimerions savoir.

FIGUERIDO.

Voilà ! Le secrétaire de monsieur le duc.

JUANA.

Don Ruy Lorenzo.

FIGUERIDO.

Qui l'aurait cru : il a fait appeler le laquais de monsieur le Comte.

LE COMTE.

Gonzalo !

FIGUERIDO.

Le secrétaire de monsieur le Duc a promis au laquais de monsieur le Comte de lui faire un pont d'or s'il acceptait de tuer monsieur le Comte.

LE DUC.

Mon secrétaire ! Quelle infamie, je le ferai rouer puis pendre.

FIGUERIDO.

Pour décider le laquais hésitant, le secrétaire lui a remis une lettre...

LE DUC ET LE COMTE.

Celle-ci !

Juana.

Un faux grossier !

LE DUC.

Je vous l'avais bien dit.

JUANA.

D'où tiens-tu cela Figueredo ?

FIGUERIDO.

C'est une longue histoire.

LE DUC.

Ah non !

FIGUERIDO.

Le laquais de monsieur le comte a pris peur, il n'a pas osé assassiner monsieur le Duc.

LE DUC.

Tant mieux !

FIGUERIDO.

Alors, le secrétaire de monsieur le Duc, voyant qu'à cause du laquais de monsieur le Comte son projet criminel allait paraître au grand jour, a pris la fuite avec son valet Vasco, lequel est tout aussi coupable que le maître.

LE DUC.

Parfait ! Merci Figueredo.

Figueredo.

Je...

LE DUC.

Tu peux te retirer.

Sortie du Prologue.

Tout est bien qui finit bien...

JUANA.

Nous ignorons toujours pourquoi le secrétaire voulait faire assassiner le comte.

LE COMTE.

Oh un secrétaire ! Qui peut savoir ce qui germe dans la cervelle de ces êtres-là ? Monsieur le Duc, je suis votre obligé.

Il salue et sort. Le Duc vient le suivre, Juana s'interpose.

JUANA.

Que comptez-vous faire Roderigo ?

LE DUC.

À quel propos ?... Ruy Lorenzo ? À ta guise, Juana.

Il sort.

JUANA, *au Prologue.*

Tambour !

Elle sort.
On entend le roulement de tambour en coulisse et la voix du Prologue.

Scène 2a

Roulement continu du tambour.

VOIX DU PROLOGUE.

Monseigneur le Duc fait savoir qu'on recherche le dénommé Ruy Lorenzo si devant secrétaire de sa grâce et un certain Vasco...

Entrée inquiète de Vasco qui se tétanise à l'annonce de son nom.

...qui lui sert de laquais. À qui les livrera, morts ou vifs...

VASCO.

Morts ou vifs !

VOIX DU PROLOGUE.

... il est promis une forte récompense.

VASCO, *appelant, pantelant.*

Don Ruy Lorenzo... *(Implorant.)* Ne me laissez pas tout seul.

On entend le Prologue aboyer en coulisse.

La meute est lancée.

Paraît le Prologue en costume de Ruy Lorenzo.

RUY LORENZO.

Finis de courir Vasco ! Faisons stoïquement face à la cruauté du monde.

Il brandit son épée.

VASCO, *claquant des dents.*

Rangez ça : vous allez aggraver notre cas.

RUY LORENZO, *rengainnant.*

Tu as raison Vasco. Plus d'issue, plus d'espoir.

VASCO, *paniqué.*

« Morts ou vifs », on sait ce que cela veut dire. Un cochon saigné est moins difficile à porter. Et s'ils ne nous égorgent pas sur place, ils nous livreront au Duc et là... roués, empalés, écartelés, pendus, décapités, brûlés à petit feu et autres joyeusetés. D'un autre côté, si nous restons cachés... nous ne tarderons guère à crever de faim et de froid dans ces bois.

Ruy Lorenzo.

Plutôt mourir les armes à la main.

Il veut dégainer à nouveau, Vasco l'en empêche.

VASCO.

Monsieur le Secrétaire, vous avez fait vos preuves dans le maniement de la plume, mais vous êtes plus que novice en celui de la rapière.

RUY LORENZO.

Ô Dieux, que faire ?

VASCO.

Déguerpir.

Aboiements de toute la troupe en coulisse.

Trop tard ! Quel besoin aviez-vous d'imiter la signature de monsieur le Duc ? Pourquoi vouliez-vous faire tuer le Comte ? Que vous a-t-il fait ?

RUY LORENZO.

Oh peu de choses, moins que rien : le Comte d'Estremoz. Que les démons le confondent !

Il pleure. Vasco, affectueusement, tente de le consoler.

VASCO.

Eh bien ? Le Comte ?

RUY LORENZO.

Ma sœur, Leonella...

Il éclate en sanglots.

Il l'a séduite...

VASCO, *compatissant.*

Non ?

RUY LORENZO, *le secouant rageusement.*

Séduite !... et abandonnée !

Il pourrait l'étrangler dans sa rage.

VASCO, *se débattant, affolé.*

C'est Vasco, monsieur, Vasco !

RUY LORENZO, *le lâchant.*

Pardonne, mon ami, cet élan impétueux.

Il s'écroule, prostré.

VASCO, *avec empathie.*

Alors comme ça... le Comte... Oh ! « Séduite »... « Séduite » ? Non parce qu'il y a « séduite » et « séduite ».

Brutal sursaut de Ruy Lorenzo. Panique de Vasco.

On vient, vite, cachons-nous.

Ils se dissimulent juste avant l'entrée de Mireno.

Scène 2b

Mireno traverse la scène comme une flèche et disparaît en coulisse, aussitôt entre Tarso, très tranquille.

TARSO.

Hé Mireno ! Reviens, c'est bon : tu les as semées.

Il prépare son pique-nique.

VASCO, *de sa cachette.*

Ma parole : il s'installe !

TARSO, *appelant sans conviction.*

Mireno !

Il commence à manger.

Tu devrais être habitué, après tout, ces filles-là se moquent de toi, mais tu l'as bien cherché : pourquoi faut-il que tu bredouilles, que tu rougisses, monsieur le grand timide ?

MIRENO, *apparaissant.*

Tu m'abandonnes Tarso ? Qu'attends-tu au milieu de cette clairière ?

TARSO.

Je bivouaque. Nous marchons, ventre creux, depuis l'aube, à des lieux de notre village. Assieds-toi et mange : ça te remettra de tes frayeurs.

MIRENO.

Moi ? *(Ouvrant les yeux.)* Peur ?

TARSO.

Oui : des filles, parfaitement ! Oh, pour ce qui est du courage, tu pourrais en revendre à plus d'un qui se pare du titre de comte ou de duc. Mais il suffit qu'un jupon te frôle, et tu cherches un trou de souris où te cacher.

MIRENO.

Assez sur ce sujet : lève-toi ! Tarso, mon frère, veux-tu venir avec moi chercher fortune à la ville ?

TARSO.

« Aller chercher fortune à la ville ? »

MIRENO.

N'hésite pas : dis oui et partons.

VASCO.

C'est ça, partez.

MIRENO.

Viens : j'ai besoin de toi, de ton bon sens, de ton amitié.

TARSO.

Tu dis ça quand tu veux m'embobiner.

MIRENO.

Tu songes à demeurer paysan toute ta vie ?

TARSO.

Il n'y a pas honte.

VASCO.

Vont-ils longtemps encore nous raconter leur vie ?

MIRENO.

J'étouffe : de l'air ! Des aventures : des dragons et des princesses.

Viens, tu seras mon écuyer, mon page, mon alter ego.

TARSO.

Ouais : tu as besoin d'un public !

MIRENO.

Avec ou sans toi : je pars. Aujourd'hui même.

TARSO.

Et ce garçon-là est timide !

MIRENO.

Je prends la route à l'instant.

TARSO.

Tes bagages ?

MIRENO.

Je partirai tout nu s'il le faut.

TARSO.

Voilà qui fera plaisir aux jouvencelles.

MIRENO.

Ne te moque pas de ma timidité : avec la gloire cela passera.

TARSO.

À quoi te servirai-je ? Tu es intelligent ; le curé t'a appris le latin, et des tas de choses compliquées. Moi, je ne suis bon qu'à garder les bêtes.

MIRENO.

Tu en sais presque autant que moi ! Qu'est-ce que l'éducation que j'ai reçue au regard de celle d'un grand seigneur ?

TARSO.

Et l'argent du voyage ?

MIRENO.

Dieu y pourvoira : assez tergiversé. En route !

VASCO.

C'est ça ! Sauvez-vous vite.

TARSO.

Où allons-nous par là ?

MIRENO.

Au Palais du Duc d'Aveiron !

TARSO.

Attends : je n'ai pas encore dit oui. Donne ta main... et tais-toi que je réfléchisse.

RUY LORENZO.

Tentons notre chance. Il n'y a rien à craindre de ces deux nigauds, ils sont sans armes. Avec un peu de chance, ils pourraient même aider à sauver nos vies.

TARSO.

D'accord !

MIRENO.

Je le savais !

TARSO.

Pourvu que nous ne finissions pas comme l'autre !

VASCO.

Quel autre ?

TARSO.

Celui qui partit pour chercher de la laine et qui revint tondu.

Scène 2c

RUY LORENZO.

Messieurs, j'ai cru comprendre que vous étiez deux chevaliers en partance.

MIRENO.

En effet...

TARSO.

D'où sortent-ils ces deux-là ?

MIRENO.

Savez-vous si le Duc est au palais ?

RUY LORENZO.

Il s'y trouvait lorsque j'en suis parti.

MIRENO.

Vous connaissez le Duc !

RUY LORENZO.

Je lui parle chaque jour.

MIRENO.

Longue vie au Duc !... Ainsi qu'à vous, monsieur !

RUY LORENZO.

Dieu vous entende.

TARSO, *méfiant*.

Peut-être vous avez perdu votre chemin ?

RUY LORENZO.

Justement... Pardonnez-moi... Tiens le grand niais à l'écart, je me charge de l'autre.

VASCO.

Dis-moi l'ami, qu'est-ce donc que cet arbre qu'on aperçoit là-bas ?

TARSO.

Ici on l'appelle un chêne à cochons. Mais au palais vous avez sûrement un nom plus élégant.

Scène 2d

Scène 2e

RUY LORENZO.

Ton regard inspire confiance. Tu es homme à garder un secret : écoute... Crois-tu que, dans ce pays, un homme ait le droit d'avoir de l'honneur ?

MIRENO.

C'est la chose à laquelle je crois le plus.

RUY LORENZO.

Je le croyais aussi. Mais regarde-moi et vois ce qu'il en coûte de songer à venger sa sœur déshonorée par un puissant seigneur : les soldats et les valets sont à notre poursuite et même les paysans avec leurs chiens. (*Aboiements de la troupe en coulisse.*) Tu sais tout. Tu peux nous livrer : il y a une forte récompense.

MIRENO.

Pour qui me prenez-vous ?

RUY LORENZO.

Pardon, ami, je vais finir au plus vite une vie sans honneur. Adieu.

MIRENO.

Il ne sera pas dit que vous aurez le monde entier contre vous. Prenez nos vêtements et donnez-nous les vôtres. Ainsi travestis, vous pourrez échapper à la meute qui vous pourchasse.

RUY LORENZO.

Merci de cette offre généreuse !

VOIX DIVERSES, *mêlées d'abolements.*

Ils ne peuvent pas être bien loin... — On ne tardera pas à lever le gibier... — Etc.

MIRENO.

Hâtons-nous ! Le temps presse.

VASCO.

Tes hardes, contre ma livrée, c'est une bonne affaire. Grouille ! Je t'en prie.

TARSO, *empêtré dans son costume.*

Ah, elle commence bien l'aventure.

MIRENO.

Comment ne pas être noble dans un pareil costume ?

TARSO.

Bon sang, comment voulez-vous que j'entre là-dedans ?

VASCO.

Tu sauras vite te débrouiller.

MIRENO.

Regarde ça, Tarso : il m'a aussi donné l'épée.

TARSO.

Mireno ! C'est toi ? Eh, monsieur, vous êtes sûr que c'est lui ? On dirait un prince.

RUY LORENZO.

C'est vrai : il n'a pas l'air aiguisé. À croire que c'était sa défroque de berger qui était un accoutrement de carnaval.

VASCO.

Il faut courir, monsieur, vous ferez le reste de vos compliments par écrit, comme à votre ordinaire.

RUY LORENZO.

Adieu, beau gentilhomme. Ne tardez pas ici, vous êtes en danger autant que moi à présent.

Aboiements en coulisse.

TARSO, *vers la coulisse.*

Suffit ! Couché !

Les chiens se taisent aussitôt.

Et maintenant ?... Après avoir conclu cette excellente affaire.

MIRENO.

Nous verrons Tarso, nous verrons : cet habit magnifique donne à mes ambitions des ailes de dragon.

TARSO.

C'est cela ! Et avec ces ailes nous allons nous élever... à des altitudes... jusqu'au moment où nous nous retrouverons cul par-dessus tête dans la boue. Enfin ! Plus moyen de reculer. En route, Mireno. Oh, mais ça ne va pas ! Te voilà un autre homme, un seigneur, tu ne peux continuer à te nommer Mireno : ça pue le suint de mouton et la crotte de bique.

MIRENO.

Tu as raison.

TARSO.

Comment déjà ton père t'appelait-il, quand nous étions petits ?

MIRENO.

Je ne puis emprunter ce nom, Tarso ! C'est le plus célèbre du Portugal : il fut porté par nos meilleurs rois. Seuls les princes et les ducs osent le donner à leur fils aîné.

TARSO.

Quitte à se baptiser soi-même, autant s'offrir ce qu'il y a de mieux ! Agenouille-toi, Mireno. Relevez-vous Don Dionis.

MIRENO.

Je saurai me montrer digne d'un tel nom.

Scène 2f

Le Prologue entre muni d'une longue corde.

LE PROLOGUE, *jouant Doriso.*

Au nom de monseigneur le Duc... d'Aveiron.

TARSO.

Encore un ! C'est qui celui-là ?

DORISO.

L'alcade de ce village ! Au nom du Duc je vous arrête !

MIRENO.

Les épreuves commencent Tarso ! Nous allons en découdre.

Il dégaine.

TARSO.

Ne les excite pas.

DORISO.

Rendez-vous, bandits !

MIRENO, *faisant des moulinets dans l'air avec son épée en guise de menace.*

Tu nous insultes, outre de vinaigre ? Hardi Tarso !

TARSO.

À ton aise ! Moi, je ne peux pas bouger ; dans ce costume je suis comme un poisson dans un arbre. Et toi, as-tu oublié que tu n'as jamais tiré avec une véritable rapière ?

DORISO.

J'ai bien entendu ? (*À Tarso.*) Merci à toi ! (*Appelant.*) Je les tiens : arrivez tous !

MIRENO.

Où sont-ils ?

DORISO.

Par là !

Et tandis que Mireno lui tourne le dos, il l'assomme.

TARSO.

Ah, bravo, Don Dionis ! Tu peux être fier.

DORISO.

On se tait, crapule !

Il enchaîne Tarso et Mireno avec une longue guinde.

TARSO.

Pardon, mais il y a erreur sur la personne. Je vais vous expliquer : nous n'y sommes pour rien.

DORISO.

Menteurs par-dessus le marché ! On sait que vous êtes coupables ! Vous ne connaissez pas le comte d'Estremoz par hasard ?

Il ramasse l'arme de Mireno qui se relève de son étourdissement.

MIRENO.

Mon épée !

TARSO.

Nous sommes innocents.

DORISO.

C'est moi, peut-être, qui ait voulu faire trucider le Comte au moyen d'une fausse lettre ?

TARSO.

Ah monsieur Don Dionis, vous avez eu une riche idée en troquant nos vêtements !

DORISO.

Je vais vous remettre à monsieur le Duc.

MIRENO.

Nous allons être présentés au Duc !

TARSO.

Il est fou.

DORISO.

Silence ! Racailles ! « Morts ou vifs », si vous faites mine de tenter de fuir, je vous pends au premier arbre.

TARSO, *entre ses dents.*

Et plutôt deux fois qu'une, pas vrai ? Merci Don Dionis !

Tandis qu'ils sortent, on entend la voix de Juana.

Scène 3a

VOIX DE JUANA.

Figueredo !

Entre Don Antonio qui se dissimule.

LE PROLOGUE.

Je cours mademoiselle ! Je cours !

VOIX DE JUANA, *plus proche.*

Figueredo !

Retour du prologue.

LE PROLOGUE.

Où en sommes-nous ? Oui ! Une salle commune dans le palais.

Entrée de Juana.

JUANA, *au Prologue.*

Ah Figuerido !

DON ANTONIO, *la serrant par-derrière à la taille.*

Bonjour ! Ma cousine !

JUANA, *joyeuse.*

Antonio !

DON ANTONIO.

Plus bas ! Je voyage incognito...

JUANA.

Mais toujours avec élégance.

DON ANTONIO.

Et vous êtes encore plus fraîche et plus jolie.

JUANA.

Menteur, flatteur, charmant !

DON ANTONIO.

Je voulais seulement t'embrasser au passage.

JUANA.

Voilà qui est fait.

DON ANTONIO.

C'est pourquoi je m'en vais.

JUANA.

Mais quand le Duc apprendra que le comte Antonio de Penela, fils aîné du duc de Pelena, ministre du Roi, est venu en son palais sans daigner l'honorer d'un salut, il en sera très fâché.

DON ANTONIO.

Il n'est point besoin de révéler mon passage.

JUANA.

Et s'il entrait ?

DON ANTONIO.

Le duc connaît mon nom et non pas mon visage.

JUANA.

Fort bien. Don Antonio, vous êtes venu, vous m'avez vue ; adieu mon cher cousin. Ne vous faites point remarquer en sortant.

DON ANTONIO.

Juana ! Tu ne changeras jamais ! Déjà, quand nous étions enfants, il fallait tout te dire. Ma chère cousine, vous avez devant vous un ambassadeur en mission spéciale. Riez si cela vous chante : je me rends en Galice où m'attend le roi de Castille en personne.

JUANA.

Les yeux dans les yeux, comte de Penela, rien d'autre ?

DON ANTONIO.

Bon : j'entends dire partout que les sœurs du duc d'Aveiro sont les plus jolies du Portugal. Alors j'ai pensé...

JUANA.

« Ma cousine qui les voit tous les jours pourra me les montrer à loisir sans révéler ma présence ». Non ! D'ailleurs, vous arrivez trop tard. La cadette Magdalena va épouser le comte de Vasconcelos.

DON ANTONIO.

Mon Dieu la pauvre ! Et l'autre ?

JUANA.

L'aînée, Seraphina, est, sans le savoir encore, fiancée au comte Duarte d'Estremoz, un foudre de guerre, qui monte autour d'elle une garde sévère.

DON ANTONIO.

Que m'importe ! Je ne veux pas épouser, seulement regarder.

JUANA.

Je vous connais : si vous voyez Magdalena ou Seraphina, vous brûlerez comme de l'amadou et le roi de Castille pourra vous attendre longtemps.

DON ANTONIO.

Tant pis pour lui : je reste.

VOIX DE FIGUERIDO, *annonçant.*

Monseigneur le Duc.

JUANA.

Tenez-vous tranquille. Là !

Antonio, sans sortir, se dissimule.

Scène 3b

LE DUC.

Ah Juana...

JUANA.

Justement, monseigneur, je voulais prévenir votre grâce que son tailleur l'attend.

LE DUC.

J'y cours !

LE COMTE.

Mais, monsieur le duc, nous parlions de la dot.

LE DUC.

Voyez ces détails avec Juana : elle connaît mieux mes finances que moi-même.

LE COMTE.

Et la date du mariage ?

Il lui barre la route.

LE DUC.

Vous avez écrit au roi afin d'obtenir sa bénédiction ? Dès réception de sa royale réponse, je vous accorderai définitivement la main de Magdalena.

LE COMTE.

Seraphina.

LE DUC.

Oui, Seraphina, si vous voulez... Ou plutôt si elle veut !... Entre nous, vous feriez mieux pour votre tranquillité de prendre Magdalena qui, certes, a ses caprices et une volonté-bien assise, mais Seraphina... en tant que sœur, je l'aime beaucoup, mais s'il fallait m'en accommoder comme épouse... Mon ami, il vous faudra beaucoup de patience.

LE COMTE.

J'en aurai pour deux.

LE DUC.

Ce ne sera pas trop. Mais Comte, ne lui parlez pas encore de vos projets de mariage, elle serait capable, rien que pour le plaisir, de me contredire, de se jeter en un couvent ! Quant à Magdalena...

Entre Magdalena.

Ah, ma vie est bien compliquée ! Magdalena, voudrez-vous m'aider à choisir mes étoffes ?

MAGDALENA.

Je n'ai pas mon frère, la passion des chiffons, c'est plutôt l'affaire de Juana.

Le Comte sort.

LE DUC.

Non ! Juana reste ici, elle est très occupée. Elle doit chaperonner Seraphina.

Exit Magdalena et le Duc.

JUANA.

Eh bien, mon cousin ?

DON ANTONIO.

À peine ai-je eu le temps de l'apercevoir.

VOIX DU COMTE.

Ô Seraphina, astre parmi les astres.

JUANA.

Cachez-vous, voici l'ainée avec son chevalier servant.

Ils se cachent tous les deux.

Entrent le Comte et Seraphina.

LE COMTE.

Seraphina, ô vous, qui portez ce prénom angélique, saisissez bien la quintessence de mon verbe.

SERAPHINA.

Laissez-moi en paix.

LE COMTE.

Ô mon ange, ne laissez pas entendre que vous ne comprenez pas ce que vous saisissez.

SERAPHINA.

Quel jargon impénétrable !

LE COMTE.

Les mots s'égrènent de ta bouche séraphique comme autant de notes échappées des harpes célestes.

SERAPHINA.

Charabia !

LE COMTE.

Voulez-vous que je sois muet Seraphina, archange de lumière que le Ciel a voulu munir de toutes les grâces ?

SERAPHINA.

Il s'est montré moins généreux envers vous.

Elle s'enfuit en riant, suivie par le Comte.

DON ANTONIO.

Pan sur le vilain bec du Comte ! Juana, je suis amoureux !

JUANA.

De qui ?

DON ANTONIO.

De Seraphina ! Et je hais à mort ce comte Duarte d'Estremoz : tu vois, je suis jaloux, c'est bien une preuve de mon amour.

VOIX DE MIRENO.

Je te l'avais dit, Tarso : nous y sommes... Au palais !

JUANA.

Vois ce que c'est Figuerido.

Sortie du prologue.

Entrée survoltée du Duc suivi de Magdalena.

LE DUC.

Juana, je te le dis : c'est une conspiration ! Non seulement ce tailleur est une buse que je ferai plumer quelque jour pour confondre le crêpe de Chine avec la flanelle, mais les couloirs du palais sont encombrés d'une invraisemblable foule de porteurs de doléances !

MAGDALENA.

C'est encore ce qui presse le moins, Roderigo.

LE DUC.

Et ce Ruy Lorenzo.

LE COMTE.

Un traître dont la tête est mise à prix !

LE DUC.

C'est vrai. Mais disparaître ainsi, au moment où j'ai tant besoin de ses services.

Irruption de Mireno et Tarso enchaînés à Doriso.

Quand finira-t-on de me tympaniser ?

Scène 3c

MIRENO.

Le Duc ! Tarso, je suis sûr que c'est le Duc.

LE DUC.

De plus, il faut que j'écrive aujourd'hui même au Roi afin de ratifier les fiançailles de Magdalena avec le comte de Vasconcelos.

TARSO.

Fais ton métier de Judas : il y a gros à toucher, paraît-il.

DORISO.

Monseigneur. C'est à dire euh. Votre duquerie... enfin... Voilà les deux coupe-jarrets malfaisants affreux qui, comme j'ai l'honneur, moi et les autres, mais moi surtout, vu que les autres ne pouvaient pas venir n'est-ce pas... Bon, la livraison étant faite s'il vous plaît, seigneur duc, n'oubliez pas l'alcade.

LE DUC.

Rien compris ! C'est égal, tu as fait dériver mes pensées moroses. Détache donc tes amis.

Sortie de Doriso.

Pardonnez-moi, messieurs, quel attentat avez-vous commis ?

MIRENO.

Monseigneur, si c'est un crime d'aider un malheureux, alors je suis un criminel.

TARSO.

Moi, je ne voulais pas, mais il n'en fait qu'à sa tête.

LE DUC.

Mais tu portes les habits de mon secrétaire ! C'est donc toi qui as favorisé sa fuite !

LE COMTE.

Traître, tu vas mourir.

Il bondit l'épée haute.

MIRENO.

Je ne me laisserai pas insulter.

Mireno esquive avec plus de chance que d'adresse.

MAGDALENA.

Pour l'amour de Dieu, monsieur, gardez-vous.

DON ANTONIO.

Attaquer un homme désarmé, quelle honte, monsieur.

Profitant de la confusion, sans être vu de personne, il fait tomber le Comte et se cache à nouveau.

LE COMTE, *se relevant.*

Que s'est-il passé ?

LE DUC.

Un peu de sérieux, Comte. Toi réponds, qui es-tu ?

MIRENO.

Aujourd'hui, rien ! Demain je serai quelque chose,

MAGDALENA.

Quel homme ! Ce courage face à la mort !

LE DUC.

Connais-tu le traître que tu as aidé à fuir ?

MIRENO.

Non, monseigneur.

TARSO.

Ni moi non plus.

LE DUC.

Toi : silence ! Silence, ou je te fais couper la langue. (*À Mireno.*) Tu ne savais rien de lui ?

MIRENO.

Juste ce qu'il m'a confié : il voulait se venger de l'infâme qui a déshonoré sa sœur.

LE COMTE.

Je lui ferai ravalier ses insinuations.

LE DUC.

Laissez-le achever.

MIRENO.

Je crains, monseigneur, qu'en le faisant traquer vous n'ayez donné chasse à l'offensé et protégé l'offenseur.

LE COMTE.

Il faut en finir avec ce menteur.

MIRENO.

Qu'on me rende mon épée, et nous verrons.

MAGDALENA.

Où prend-il cette audace ?!

LE DUC, *autoritaire.*

Comte, vous nous fatiguez tous !

Le Comte se le tient pour dit !

Mon garçon, on a abusé de ta naïveté : le traître que tu as secouru s'est joué de toi. Mais la loi et la justice exigent que tu dises où il se cache.

TARSO.

Moi, monseigneur, si je le savais, je vous le dirais tout de suite.

MIRENO.

Même si je connaissais sa cachette, je n'achèterais pas ma vie au prix d'une infamie.

LE DUC.

Dans ces conditions... qu'on les jette en prison ! Figueredo !

Retour du Prologue.

MAGDALENA, *dans un cri, le cri du cœur.*

Je suis certaine qu'il est innocent !

TARSO.

Va y avoir de la corde de pendu à distribuer sous peu ! Paraît que ça porte bonheur.

LE DUC.

Dernière chance ! Par ici : la prison et tout ce qui suivra. Par là : la liberté pour qui révélera la retraite du criminel. À vous de choisir.

MIRENO.

Pas un mot Tarso !

Le Prologue entraîne Mireno et Tarso.

MAGDALENA.

Roderigo, vous ne laisserez pas exécuter un garçon victime de sa bonne foi et de sa témérité.

LE DUC.

Magdalena, ne te mêle pas de cela.

Il sort.

LE COMTE.

Pas de pitié pour les complices d'un assassin.

Il suit le duc.

MAGDALENA.

Il faut agir, ma sœur. Comment le trouves-tu ?

SERAPHINA.

Beau d'allure.

MAGDALENA.

Beau d'allure ! Eh bien, ma chère, ce n'est pas vous qui le tirerez de sa geôle.

Elle sort.

SERAPHINA, *la suivant, rieuse.*

Le cœur de la sage Magdalena se met à battre !

Juana et Don Antonio sortent de leur cachette.

JUANA.

Vous avez contenté votre caprice, mon cousin ? Direction : la Galice !

DON ANTONIO.

Comment pourrais-je ? Je suis perdu, étourdi, ébloui, aveuglé, je brûle ! L'amour est entré en mon âme comme une armée dans une place forte, incendiant, pillant, saccageant tout. Juana : je l'aime.

JUANA.

Est-ce toujours de Seraphina qu'il s'agit ?

DON ANTONIO.

Existe-t-il d'autres femmes ?

Un léger temps (ont-ils oublié leur sortie ?). Entrée du Prologue qui leur fait discrètement signe d'évacuer les lieux... Comme visiblement ils ne comprennent pas, il annonce.

LE PROLOGUE.

Ils sortent !

Ils s'exécutent sur la pointe des pieds. Le Prologue attend, excédé, qu'ils disparaissent et enchaîne.

LE PROLOGUE.

Acte deux, scène un !

Acte II

Scène 1a

LE PROLOGUE.

Nous voici transportés dans les jardins du palais ducal : fontaines, charmilles roses et jasmin.

DON ANTONIO, *revenant dans l'urgence.*

Figuerido ! Puis-je compter sur toi ?

Il lui donne une lettre.

FIGUERIDO.

Je ne vous connais pas, mais je trouve en votre physionomie un je-ne-sais-quoi qui...

Il tend la main : Antonio donne de l'argent.

DON ANTONIO, *pendant la sortie du Prologue.*

Procure-moi le meilleur peintre de la ville. Et n'oublie pas de remettre ma lettre !

JUANA.

Je croyais que le roi de Castille avait besoin de vos lumières.

DON ANTONIO.

Il se passera de moi mieux que je pourrai me passer de Seraphina. Comme une alouette prise au filet : plus je me débats, plus je m'emprisonne. Si je pars, je laisse champ libre à mon rival.

JUANA.

Mais si vous restez, on saura bien vite qui vous êtes donc. S'il vous reste un grain de bon sens : partez !

DON ANTONIO.

J'ai l'infaillible moyen de me maintenir dans la place.

FIGUERIDO, *annonçant.*

Monseigneur le Duc !

JUANA.

Fuyez ! Fuyez Antonio !

Ils veulent sortir, mais se retrouvent face au Duc qui entre.

LE DUC.

Ah ! Juana ! Reste ! Il se peut que j'ai besoin de toi. C'est donc le jeune homme.

FIGUERIDO, *remettant la lettre.*

Oui, monseigneur.

DON ANTONIO.

Je baise les pieds de votre excellence.

LE DUC.

C'est bien. Relevez-vous. Ce cuir est assez fin ; il ne faudrait point le mouiller.

FIGUERIDO.

Hum... ! La lettre, monseigneur.

LE DUC.

Quelle lettre ? De quoi te mêles-tu ?

DON ANTONIO.

Ce serviteur dévoué parle probablement de ma lettre de recommandation.

LE DUC.

Oui, oui. Certainement. Voyons cela : « sérieux... loyal... » Excellentes références.

JUANA.

Très flatteuses.

LE DUC.

Paraphées par le Comte de Pénéla en personne.

DON ANTONIO.

Et rédigées de ma propre main.

JUANA.

Impression favorable.

LE DUC.

Vous êtes engagé ; j'ai justement besoin d'un secrétaire.

DON ANTONIO.

Monseigneur, ma profonde gratitude.

LE DUC.

Oui c'est bien ! C'est très bien. (*À Juana.*) Que font mes sœurs ?

JUANA.

Seraphina essaie le costume de son nouveau rôle ; elle est très gaie.

LE DUC.

Tant mieux, tant mieux ! Figurez-vous, jeune homme, que ma sœur s'est entichée de théâtre. Et Magdalena ?

JUANA.

Elle semble nerveuse, inquiète, préoccupée...

LE DUC.

Nerveuse ? Bon, j'y suis accoutumé... Mais inquiète, dis-tu ? Préoccupée ? La pleine lune peut-être ? À moins qu'il y ait autre chose ? Viens Juana, allons la voir. Ou plutôt non ! Reste : ce jeune homme pourra te donner des nouvelles de ton cousin, le comte Antonio de Penela ; il a servi chez lui.

Il sort.

Scène 1b

DON ANTONIO.

J'ai servi chez lui, madame ! Voilà un début prometteur. Et maintenant Seraphina. Où puis-je la trouver ?... Tu ne veux pas répondre ? Une fois, deux fois, trois fois. Tu l'auras voulu !

JUANA.

Où allez-vous ?

DON ANTONIO.

Gifler le comte, incendier la ville, prendre le palais d'assaut.

Il sort, Juana le suit.

JUANA.

Il serait capable de le faire !...

Scène 3a

LE PROLOGUE.

Acte deux, scène deux. Les appartements de Magdalena... Vous voyez qu'elle converse avec le Duc. Je ne voudrais pas être indiscret.

LE DUC.

Allons, allons, Magdalena... Soyons gais... regarde-moi : je suis gai... Alors que se passe-t-il ? Pourquoi sommes-nous là tous les deux à nous désoler ?

MAGDALENA.

Je ne me désole pas.

LE DUC.

Toi peut-être. Ma petite sœur, si tu n'es pas affligée, souris. Eh bien, voilà, c'est mieux. Quand tu ne souris pas, je crois que tu es triste... Je cherche pourquoi... Je ne trouve pas... Et je conclus que c'est à cause de moi... Bref, je ne suis pas du tout certain que le mariage soit pour toi une bonne chose... Enfin, je veux dire ce mariage-là... dans ces conditions... Oh ! il te faudrait une mère pour parler de tout ceci... Je veux que tu sois heureuse, moi, c'est tout. Enfin... presque. J'aimerais tellement que tu restes ici.

MAGDALENA.

C'est fini. Tu vois bien que je ne suis pas triste. Jamais triste : promis.

LE DUC.

As-tu écrit à ton futur beau-père, le duc de Bragance ?

MAGDALENA.

Non.

LE DUC.

Ho la la la ! Il faut lui écrire, Magdalena ! Et aussi au comte de Vasconcelos, ton futur mari... Écrire, toujours écrire, c'est d'un ennui !

MAGDALENA.

À ce propos, Roderigo, voudrais-tu...

LE DUC.

« ... M'accorder une faveur ? » Je connais ce ton-là !

MAGDALENA.

Le jeune homme que nous avons fait sortir de prison...

LE DUC.

Oui. C'est bien parce que tu insistais. Que veut-il de plus ?

MAGDALENA.

Il s'est mis sous ma protection comme un petit chien... Il a je-ne-sais-quoi de touchant, d'ingénu, n'est-ce pas ?

LE DUC, *pas convaincu*.

Ah ? Oui... Oui, en effet...

MAGDALENA.

C'est pourquoi je lui ai dit que le duc d'Aveiro ne lui refuserait pas son aide.

LE DUC.

Ah ! Le Duc ne... Bien ! Alors, que veut ce jeune homme ?

MAGDALENA.

La place que votre secrétaire a laissée vacante.

LE DUC.

Impossible.

MAGDALENA.

Pour une fois que je te demande quelque chose.

LE DUC.

« Pour une fois » ! Ce n'est tout de même pas ma faute ! Je viens d'accorder le poste à un jeune homme de Lisbonne qui a fait une excellente impression à Juana...

Elle pleure.

Si j'avais su... Allons bon ! Cela mérite-t-il autant de chagrin ?

MAGDALENA.

On peut peut-être arranger les choses ! Il faut, disais-tu, que j'écrive au duc de Bragance et je n'ose le faire : j'ai une si vilaine écriture.

LE DUC.

Pas pire que la mienne. Où veux-tu en venir ?

MAGDALENA.

Le jeune homme.

LE DUC.

Lequel ?

MAGDALENA.

Mais Don Dionis, celui qui était en prison ! Il peut me donner des cours de calligraphie, de sorte que je n'aurai plus à rougir de mes pattes de mouche. Dis oui, Roderigo.

LE DUC.

Eh bien oui, là... Oui, oui, oui, je t'accorde ton précepteur.

MAGDALENA.

Oh merci.

Irruption du Comte.

Scène 2b

LE COMTE.

Le Roi !

LE DUC.

Le Roi chez moi !

LE COMTE.

Mais non ! Seulement la lettre royale... L'approbation de mon mariage avec Seraphina...

LE DUC.

Déjà ! Enfin, je veux dire... parfait ! Parfait ! Mon cher, j'avoue ne savoir comment agir en pareille circonstance... C'est la première fois n'est-ce pas ?... Eh, Comte... Euh... Embrassons-nous tout de même... Voilà qui est fait. Mais je vous en conjure : pas un mot de tout ceci à Seraphina...

LE COMTE.

Mais puisque le Roi...

LE DUC.

Ah le Roi !... Oui, bien sûr... Re roi ! Mais Seraphina est si... timide... délicate. — Que lui dire aide-moi donc ! — Un rien blesserait sa pudeur... — Magdalena, à quoi rêves-tu ? — Vous savez bien, Comte, qu'il ne faut point brusquer les jeunes filles... Donnez-lui un peu de répit...

LE COMTE.

Répit ! Répit ! Ma patience est sans bornes, mais je trouve le temps bien long...

LE DUC.

Moi aussi ! Et Magdalena de même ! Ce n'est pas pour autant que nous nous acharnons à tyranniser tout un chacun.

Il sort.

LE COMTE.

Monsieur le Duc...

Suivant le Duc.

MAGDALENA.

Si je n'agis pas vite, je serai mariée moi aussi avant d'avoir choisi le patron de ma robe. D'ailleurs, il est déjà trop tard ! Mariée, je vais l'être. C'est comme si j'avais déjà épousé le comte de Vasconcelos. Qu'y puis-je ? Je tourne comme un cheval de manège. Je vais être malade. C'est une bonne idée ! Très malade ! Non, s'il plaît au roi, ils me marieront même à l'article de la mort. Je suis folle... Non ! Je suis amoureuse ! C'est pire ! Ô mon honneur, tu as maintenant un ennemi qui va te livrer une rude bataille. Et c'est moi qui l'ai introduit dans la place ! Au lieu de te fuir, je me suis précipitée à sa rencontre... Et même, je l'ai attiré... J'espère ne pas m'être trahie devant lui. Mon Dieu, donnez-moi la force de cacher mon amour. Qu'il m'aime, lui... en secret ! Je ne lui parlerai pas, même à mots couverts... Mais cher Dionis, vous êtes si intelligent que vous comprendrez mon silence.

Scène 3a

LE PROLOGUE.

Acte deux, scène trois : Les jardins du palais. Entrent Juana et Don Antonio suivis de...

JUANA.

Pourquoi avez-vous amené ce peintre Antonio ?

Le Prologue joue le peintre avec l'accent italien.

LE PEINTRE.

Spécialiste du portrait rapide. C'est cette demoiselle qu'il faut coucher sur la toile ?

JUANA.

Non !

LE PEINTRE.

Dommage ! Une carnation... une vibration !...

DON ANTONIO.

Je ne fais rien d'immoral : seulement immortaliser le plus parfait visage que j'ai jamais rencontré.

LE PEINTRE.

Vous êtes le plus dangereux dément que je connaisse ! Quoiqu'il arrive, ne vous montrez pas.

Antonio et le peintre se dissimulent alors qu'entre Seraphina.

Scène 3b

SERAPHINA.

Comme tu es agitée !

JUANA.

J'ai hâte d'assister à la répétition.

SERAPHINA.

Ce costume me plaît infiniment. Puisque le Ciel n'a pas voulu me faire naître garçon, je me donne pour quelques heures l'illusion d'être de l'autre sexe. « Par les oreilles et par la queue », c'est bien agréable !

Juana.

Arrêtez... vous ressemblez tellement à un homme que...

SERAPHINA.

Tu trouves ?

JUANA.

Je préférerais d'autres jeux... Le théâtre n'est pas un divertissement pour les honnêtes gens.

SERAPHINA.

Les honnêtes gens ont tort. Que reprochent-ils au théâtre ?

JUANA.

... Des tas de choses.

SERAPHINA.

C'est stupide ! Comédienne ! Quelle merveille !... Tout ce que le monde me refuse, je le deviens au théâtre. Je suis amoureuse, je pleure, je supplie, je menace, je suis hautaine, jalouse, capricieuse ; je montre l'indifférence, la passion, la cruauté, l'ingénuité... selon le rôle.

JUANA.

Et qui vous empêche d'être tout cela dans la vraie vie ?

SERAPHINA.

La vraie vie ! Le « réel ». Vous n'avez que ce mot : réel ! Que sais-tu de l'existence, toi qui végètes comme moi, enfermée dans ce palais, aussi surveillée qu'une femme de harem ? Non ! Il n'y a que les sots qui n'aiment pas le théâtre.

JUANA.

Belle conclusion ! Vous auriez dû commencer par là.

SERAPHINA.

Laisse-moi me préparer.

Elle fait quelques exercices.

DON ANTONIO.

Crois-tu parvenir à fixer la beauté incomparable de cet ange ?

LE PEINTRE.

Bah ! Cet ange-là n'est qu'une créature très humaine.

DON ANTONIO.

Tu n'y connais rien.

SERAPHINA, *en répétant à l'italienne tout en retouchant son maquillage devant un miroir tenu par Juana.*

« ... Où sont-ils ces chers instants d'intime confiance qui promettaient tant de doux fruits à mon espoir... » « ... Je m'envelopperai dans le noir manteau du malheur pour ne pas être reconnu. Restons à l'écart comme mes espérances... »

JUANA.

Vous savez ce qui arriva à ce pauvre Narcisse amoureux de sa propre image ?

SERAPHINA.

Comment me trouves-tu ?

JUANA.

Adorable ! Il n'y a pas sur terre de garçon plus joli que toi.

SERAPHINA, *elle lui reprend le miroir.*

Merci ! Tu vas me faire travailler mon rôle. Eh bien, prends le livre.

LE PEINTRE.

Signor ? Je la peins en femme ou bien comme elle est là ?

DON ANTONIO.

Telle qu'elle est. Je veux conserver la preuve qu'un ange est descendu du Ciel habillé en homme.

SERAPHINA.

Juana ? Tu rêves ? Comme tu es bizarre aujourd'hui.

JUANA.

« La Portugaise cruelle » : c'est un rôle écrit spécialement pour vous ?

SERAPHINA.

Pas du tout ! Je ne suis pas cruelle.

JUANA.

Alors, pourquoi faire souffrir cette kyrielle de soupirants ? Pourquoi refuser leur amour ?

SERAPHINA.

L'amour ! L'amour ! Est-ce ma faute si je n'aime personne ?

LE PEINTRE.

Et vous voulez cette femme-là ? Dieu vous donne la constance.

SERAPHINA.

Prenons du début, je joue le rôle d'un prince ; il est jaloux. Il va sur le pré.

JUANA.

Sur le pré ? Ce prince est un berger ?

SERAPHINA.

Mais non : « sur le pré » ! Un Duel ! À cause d'une femme. Il est jaloux.

JUANA.

N'ayant jamais aimé, comment allez-vous exprimer la jalousie ?

SERAPHINA.

Il ne s'agit pas d'être jalouse, mais de montrer la jalouse ! Tu ne comprends décidément rien au théâtre. Garde le livre et souffle-moi si la mémoire me fait défaut. « Marquis ! Votre audace a outrepassé les bornes que mon honneur avait fixées à ma patience ! J'ai soupé de vous et de la belle Celia » Celia : sa maîtresse ! Mais il se trompe : elle n'aime point du tout le marquis. « Trêve de paroles ! Je sais qu'elle vous prête une complaisante oreille. » « C'en est assez ! En garde ! Vous avez peur ? Infâme lâche ! Vous allez mourir ! »

JUANA.

Arrêtez ! Voyons, Seraphina, arrête ! Pitié, monsieur, je ne vous ai rien fait du tout !

SERAPHINA.

Alors ?... Qu'en penses-tu ?

JUANA.

Vous m'avez fait une peur bleue.

SERAPHINA.

Mais moi ?... Comment j'étais ?

JUANA.

Bien !

SERAPHINA.

C'est tout ?

DON ANTONIO.

Je deviendrai fou à la regarder.

JUANA.

Je t'assure Seraphina... tu avais bien l'air d'un spadassin enragé.

SERAPHINA.

La suite est sans intérêt, d'ailleurs, je n'en suis pas... Tiens, prenons de là ! Le prince est rassuré au sujet de Celia ; plein de remords, il lui demande pardon :

« Le Ciel m'est témoin, Celia, que je me torture en vous torturant : le chagrin que je vous donne me perce le cœur. Ô ma lumière, mon ciel, ma joie, mon soleil, ma consolation ; mes plaintes ne peuvent t'attendrir ? Alors, tue-moi ! »

Allons, prends cette dague !

« Tu refuses de prendre ma vie, je le savais, tu m'aimes. Ô tu m'aimes ! Moi, je t'adore. Un baiser Celia, un baiser ! »

JUANA.

Mais, Seraphina... ça n'est pas le texte !

SERAPHINA.

Celia, je t'en prie... Celia, mon amour !

LE PEINTRE.

Qu'est-ce qu'elles font ? Mais qu'est-ce qu'elles font ?

JUANA.

Arrête Seraphina ! Ça n'est plus du jeu. Tout à l'heure, tu étais comme un tigre... et maintenant, te voilà chatte ! Comment peux-tu mimer aussi bien l'amour sans être amoureuse ?

SERAPHINA.

Tu m'as crue n'est-ce pas ?... Et toi ? Tu l'as été ?... Amoureuse ?

JUANA.

Peut-être.

SERAPHINA.

Moi, c'est un accident auquel j'ai échappé, et j'en suis bien heureuse ! On m'a tant dit que l'amour donne trop peu de joie pour quantité de peine.

JUANA.

Nous continuons ?

SERAPHINA.

Oui... Attends... Là ! C'est pour moi le passage le plus difficile, chaque fois je trébuche... Voilà, je suis un fou maintenant. C'est toujours le même rôle, seulement le prince a perdu la raison.

JUANA.

Pourquoi ?

SERAPHINA.

L'amour, la jalousie... Le prince erre dans la Sierra et croit rencontrer toutes sortes de personnages imaginaires.

JUANA.

Mais il n'y a personne ?

SERAPHINA.

C'est cela. Assieds-toi... et n'hésite pas ensuite à me critiquer sévèrement.

« Les cloches ! Faites taire ces cloches ! Je suis le prince des ténèbres, mon cheval a bu le soleil. »

« Arrière, monstre impur, tu as pris l'apparence de Celia pour me tenter »

« Celia n'est plus ! Les pourceaux l'ont dévorée. »

« Lâchez-moi, retenez vos chiens : j'irai à la noce de Celia »

« Paré des ailes de feu de ma jalousie, je vole jusqu'à leur couche »

« Tous ces gens !... Dansons, dansons puisque le monde danse ! La la la la... changement de cavalière ! Comme vous êtes maigre, madame, pas même la peau sur les os. »

« Hey, je veux aussi des dragées ! »

« Des dragées, entends-tu grosse bête ! »

« Moi, grosse bête ? Tiens ! »

« Un soufflet ! À moi, je suis le prince ! »

« Moi, je suis le marquis et j'épouse Celia »

« Fabio, acceptez-vous de prendre Celia pour épouse ? »

« Oui. »

« Et vous, Celia ? »

« Oui. »

« Ah chienne et singe ! Forniquer en ma présence ! Je vous exterminerai ! J'incendierai le village et je ferai fleurir des immortelles dans les cendres ! »

JUANA.

Assez ! Je vous l'accorde, Seraphina, vous êtes une véritable actrice !

SERAPHINA.

« Tous ! Vous mourrez tous ! Ne me touche pas, traître ! Je suis le prince. »

JUANA.

Mon Dieu, Antonio ! Elle défaille !... Ma parole ! Elle dort ! Aidez-moi à la porter à sa chambre..

LE PEINTRE.

Donc, je la peins en homme ? Et en noir comme elle est ?

DON ANTONIO.

Non ! Le noir est de mauvais augure : plutôt couleur du temps, couleur des songes.

LE PEINTRE, *en italien dans le texte.*

Facile !

DON ANTONIO.

Et je veux le portrait dans une heure : une miniature qui tienne dans un médaillon.

Sortent Don Antonio et Juana qui emportent Seraphina.

LE PROLOGUE.

Tandis qu'ils se hâtent vers la chambre de Seraphina, nous pénétrons à nouveau dans les appartements de Magdalena... Sur la pointe des pieds et retenez votre souffle...

Scène 4

MAGDALENA.

Approchez, Don Dionis, personne ne vous mangera. Regretteriez-vous de n'être que mon maître de calligraphie ?

MIRENO.

Madame...

MAGDALENA.

C'est tout ce que vous trouvez à dire, monsieur mon professeur ?

MIRENO.

C'est moi, madame, qui ai tout à apprendre de vous.

MAGDALENA.

Ne soyez pas si modeste Don Dionis. Donnez-moi ma leçon. — Il m'aime j'en suis assurée, certains regards ne trompent pas. Mais pourquoi ne dit-il rien ? Ce n'est pas à moi de faire les premiers pas, certes non ! Du sang-froid ! Je ne dirai rien, voilà, je vais l'attendre.

MIRENO.

Est-il vraiment possible qu'elle soit amoureuse de moi ? Sans doute... c'est elle qui a inventé ce prétexte de leçon après que le duc ait trouvé un secrétaire ; bien sûr c'est de l'amour. Il ne faut pas que ma timidité m'empêche de saisir l'occasion. Tant pis, j'y vais !

MAGDALENA.

Don Dionis, étant donné que j'aime...

MIRENO.

Elle l'a dit. Elle... Ai-je bien entendu ? Il faut que... — Vous aimez madame ? — Mon Dieu...

MAGDALENA.

Oui j'aime, Don Dionis... J'aime le comte de Vasconcelos, mon futur époux. C'est pourquoi je voudrais... pour lui écrire... apprendre à bien former les lettres... Je voudrais surtout exprimer ce que mon cœur ressent. Il est triste d'éprouver autant d'amour sans savoir comment le dire. Je vous crois très capable de m'instruire en cette science n'est-ce pas, monsieur mon maître d'école ?... Prenez le temps de réfléchir avant de répondre. — Je m'étais trop avancée... il fallait rebrousser chemin... et puis pourquoi ne dit-il jamais rien ?

MIRENO.

Voilà donc le rôle qu'elle m'assigne ! Entremetteur du comte ! J'ai bien fait de ne pas prendre conseil de ma folle imagination. De quoi aurais-je eu l'air si je lui avais avoué mon amour ?

MAGDALENA.

Je lui fais peine. J'ai été méchante sans le vouloir. — Je suis lasse tout à coup. Vous voudriez bien surseoir à ma première leçon ?

MIRENO.

À vos ordres, madame.

MAGDALENA.

Pauvre amour, comme il souffre. Il faut faire quelque chose. — Mon pied a tourné.

Mireno se presse de la soutenir.

MIRENO.

Quel bonheur ! Je veux dire.

MAGDALENA.

J'ai fait un faux pas... L'amour m'expose à en faire bien d'autres.

MIRENO.

Vous souffrez ?

MAGDALENA.

Horriblement ! Non !... Je crois que non. Je ne sais pas... oui... peut-être que oui... un peu.

MIRENO.

Je tiens votre main... Est-ce possible ?... Est-ce possible ?

MAGDALENA.

Sachez Don Dicnis que, lorsqu'une dame a donné la main à un cavalier... ce cavalier a le pied à l'étrier.

Elle s'enfuit oubliant de boiter.

MIRENO.

Qu'a-t-elle dit ?

LE PROLOGUE.

« Quand une dame donne la main à un cavalier, ce cavalier a le pied à l'étrier ».

MIRENO.

Qu'est-ce que cela veut dire au juste !... Ma pauvre tête, mon pauvre cœur ! Et son pied ?... J'ai bien vu : elle l'a fait exprès... peut-être pas... je ne sais plus ce que je vois, ce que j'entends : cette main, ces regards, ces mots à double sens... pourquoi « double sens » ? Il n'y a forcément qu'une seule chose à comprendre !... Mais laquelle ?... Et puis ce pied... Non ! Tête froide... Elle aime le comte : elle me l'a dit ! Quand ?... Mais à l'instant !... Elle a aussi prétendu le contraire... Quoi, le contraire ? A-t-elle dit qu'elle n'aimait pas le comte ?... A-t-elle dit qu'elle t'aimait toi Mireno ou Don Dionis ? Non... Pour vrai elle n'a rien dit de clair ! Mais pourtant... la main... le pied... je ne sais plus...

Il sort.

LE PROLOGUE.

Mais si elle lui a dit : « Quand une dame donne la... » Oh, qu'il se débrouille ! Qu'ils se débrouillent tous !

Intermède

Début de séquence : une espèce de course onirique.

Cela va extrêmement vite jusqu'à l'entrée de Magdalena.

LE DUC, *entrant, rappelle le Prologue qui vient de sortir.*

Figuerido !

LE PROLOGUE, *revenant, sans enthousiasme.*

Aux ordres de votre Grâce.

LE DUC, *lui remettant un papier.*

À exécuter au plus vite.

Il sort, entre Juana.

JUANA, *appelant.*

Roderigo, monseigneur le Duc.

Elle le poursuit en coulisse, entre Seraphina.

SERAPHINA.

Juana ! Quand cesseras-tu de me faire courir ? *(La fin de la phrase en coulisse.)*

DON ANTONIO, *se précipitant sur le Prologue qui s'apprêtait à entamer la lecture du papier remis par le Duc.*

Ah ! Figuerido ! L'italien ? Le peintre ? La miniature ? Le médaillon ?

LE PROLOGUE, *avec l'accent italien.*

J'y travaille : il faut laisser le temps...

Comme Seraphina repasse très vite dans l'autre sens, Antonio s'est dissimulé derrière lui.

... au temps.

DON ANTONIO, *reprenant sa course.*

Mais je suis pressé moi.

LE PROLOGUE, *philosophe.*

L'amour emmêle tous les fils de l'intrigue.

Nouveau coup d'œil sur le papier.

Jour béni : monsieur le Duc accorde sa grâce !

Il sort à toute vitesse, hurlant.

Qu'on élargisse le prisonnier !

Parait aussitôt Tarso.

TARSO, *sans rancune.*

Je commençais à croire qu'on m'avait oublié. Bon reste à retrouver Mireno.

JUANA, *repassant en courant.*

Figuerido !

TARSO, *à Juana, déjà en coulisse.*

Je voulais dire « Don Dionis » !

Entre Magdalena comme un fantôme. La course s'arrête.

MAGDALENA.

Je lui ai dit « vous avez le pied à l'étrier ».

Elle disparaît alors qu'entre Mireno, tout aussi fantomatique. Sans se voir, ils se croisent, sous les yeux éberlués de Tarso.

MIRENO.

J'ai bâti dans le vent des châteaux chimeriques.

Magdalena et Mireno sont sortis.

TARSO, *ahuri.*

Il faut que je boive quelque chose de fort !

Il va pour sortir, mais se heurte au Prologue, il sursaute.

En voici un autre ! *(Avec conviction au Prologue.)* Vous êtes bien... ? — Comment s'appelle-t-il déjà ? Ah...

Il ne retrouve pas le nom.

Celui qui nous a fourrés dans ce maudit pétrin...

LE PROLOGUE, *résigné.*

Le secrétaire ?... Don Ruy Lorenzo ?

TARSO.

Je vous ai reconnu tout de suite.

LE PROLOGUE.

Je suis flatté.

TARSO.

Et alors ?

LE PROLOGUE, *jouant Ruy Lorenzo.*

Après avoir longtemps erré dans la forêt, je fus recueilli par un vieillard dont le noble aspect démentait absolument la profession d'éleveur de moutons qu'il prétendait exercer. Or, ce vieillard n'était autre que...

TARSO.

Oui, c'est très intéressant, mais je disais « Et alors ? », pour savoir ce que Mireno était devenu.

Le Prologue, *désabusé, avec un vague signe de tête.*
Par là...

TARSO.

Merci !

Il sort en courant.

LE PROLOGUE, *reprenant le rôle de Ruy Lorenzo.*

« Or, ce vieillard n'était autre que... »

Reprenant la voix du Prologue.

Bon : je vous le fais plus vite.

Avec la voix du vieillard mourant.

« Le destin, Ruy Lorenzo, a réuni nos deux malheurs... Ah... si vous saviez qui réellement je suis... Hélas ! Mon fils a disparu et je suis trop âgé pour courir le monde à sa recherche. Mais toi, Ruy Lorenzo, tu le feras ! Quand tu trouveras mon fils, dis-lui “Ce nom de Mireno que tu portes...” »

Voix de Ruy Lorenzo.

« Par Dieu, est-il possible ? Quel nom avez-vous prononcé ? »

« Ce nom de berger n'est pas le tien : ton géniteur se nomme... » *(Il tousse.)*

« De grâce, achevez ! »

« Don Pedro du Portugal. »

« Don Pedro ? Vous êtes le duc de Coïmbra ! »

« Voici les preuves écrites qui établissent que le berger connu sous le nom de Mireno est bien mon fils unique, Don Dionis de Coïmbra. Retrouve-le, rends-lui son nom, je sais qu'il est digne de la porter. Adieu, Ruy Lorenzo. Je meurs. »

Il en fait des caisses. Protestations en coulisses. Il interrompt son numéro, enchaînant.

Le soir tombe doucement...

Entrée de Mireno.

... sur Mireno errant, désespéré, dans les couloirs du palais, annonçant l'acte trois.

Acte III

Scène 1

MIRENO, *s'immobilisant soudain.*
Elle m'a dit... Elle m'a dit...

TARSO.
Des heures que je te cherche ; vas-tu demeurer comme un saint de bois ? Qu'attends-tu ?

MIRENO.
Elle m'a dit...

TARSO, *le secouant.*
Tout le monde le sait que tu avais « le pied à l'étrier » ! C'est clair ça ! « Le pied à l'étrier. » « Hop. » Reste à enfourcher la monture ! Mais non ! Ce qu'aurait compris le dernier imbécile venu, ce que je comprends moi, monsieur Don Dionis ne le comprend pas. Il a peur de comprendre, oui ! C'est moins risqué, bien sûr, de jouer les poules mouillées. Tu veux que je te dise, c'est de la désertion. Tu refuses de monter à l'assaut. Si tu ne parles pas, non seulement tu perds la face, mais en perdant la face, nous perdons aussi notre situation et figure-toi que je commence à me plaire ici : quatre repas par jour... Et de ces femmes de chambre qui sentent bon comme des duchesses.

MIRENO.
Je me suis fourré dans un piège inextricable : d'un côté, le comte de Vasconcelos, un grand seigneur, et de l'autre, Mireno, fils de paysan.

TARSO.
Tiens ! Tu n'es plus Don Dionis ? Tu sais le latin, mais tu ne connais rien aux femmes. J'explique ! D'abord, toi : « le pied à l'étrier »... et l'autre ?... Elle ne l'a jamais vu, ne me fais pas rire !

MIRENO.
Mais si elle vient à savoir la vérité ?

TARSO.
Comment ?

MIRENO.
Il faudra bien que je la lui dise ! Alors, adieu, nos tête-à-tête, nos douces conversations... Quand je pense à sa façon de me regarder, de soupirer... à cette main qu'elle m'a permis de toucher... alors oui, je me sens du courage, je vais parler, lui avouer mon amour. Et puis... je m'arrête, paralysé. L'amour me pousse, la peur me tire et la timidité me ferme la bouche.

TARSO.
« La timidité ! » Dadais, dadais ! J'ai honte d'entendre de telles âneries ! Regardez-moi ce premier communiant ! Une pucelle de douze ans est plus hardie ! « La timidité, dit le proverbe, n'est pas de mise au palais ni en amour. » Tu es au palais, l'amour te tend les bras, et tu... Non ! Où a-t-on vu l'amour timide ? Depuis que je suis ici, j'en ai croisé des tableaux, des statues de l'Amour ! Ah ouiche, il a un bandeau sur les yeux la plupart du temps, mais rien ailleurs ! Aïe donc ! C'est-y de la timidité ça ? Tiens, tu n'es pas timide : tu es fou ! Tu vas lui parler et vite encore... Sinon, c'est moi qui lui dirai deux mots.

MIRENO.
Tu as raison : c'est folie de se taire... mais si je suis heureux ainsi ? Je crois qu'elle m'aime. Cette folle espérance est tout mon bonheur.

TARSO.
Eh bien, garde le silence, tu perds tout et moi aussi !

MIRENO.
Mais puisqu'elle aime le comte de Vasconcelos !

TARSO.
Elle ne l'aime pas !

MIRENO.
Elle me l'a dit !

TARSO.
Peut-on être aussi bête ! Tu te declares immédiatement, ou c'est moi qui ne te parlerai plus. De ma vie !

MIRENO.
Très bien j'y vais.

VOIX DE FIGUERIDO.
Don Dionis est mandé d'urgence par son élève.

MIRENO.
Oh Tarso ! Je tremble... La bouche sèche... Je ne pourrai articuler un mot.

TARSO.
Hou ! Le timide au palais !

MIRENO.
Aide-moi, mes jambes se dérobent.

TARSO.
En route !

MIRENO.
Accompagne-moi au moins jusqu'à sa porte.

Scène 2

Durant toute la scène, le Prologue se trouve obligé de tenir le rôle de la porte... sans trop se manifester !

LE PROLOGUE, *jouant la porte.*
Acte trois, scène deux.

TARSO.
C'est bien la chambre de Magdalena ?

LE PROLOGUE.
Oui.

TARSO.
Mademoiselle c'est pour la leçon.

Il tente de faire entrer Mireno, qui résiste d'abord, puis se fige tournant le dos à Magdalena.

MAGDALENA.
Ma leçon ! Leçon de mimique sans doute ! Il me regarde avec ses yeux ronds comme si j'étais un lapin de Pâques ! Et il aspire l'air comme ça... à la façon des poissons rouges ! Oh, Don Dionis, si vous m'aimez pourquoi vous taisez-vous ? Oh je n'y tiens plus ! Tant pis pour les convenances, je vais le lui dire moi-même... Et puis non ! Qu'il se décide.

Elle s'étend sur son lit.

TARSO.
Débrouille-toi pendant qu'elle est tranquille.

Il sort.

MAGDALENA.
Je suis curieuse de voir ce qu'il va faire.

MIRENO.

Madame, je suis à vos ordres. Les sueurs me reprennent. C'est moi, euh... Don Dionis. — Est-ce qu'elle... ? Oui le sommeil l'a surprise... Comme elle dort joliment... « De l'audace, Don Dionis, ton heure est venue. » De quoi as-tu peur Mireno ? Vas-y tout de suite. « Oui... » Mais dort-elle vraiment, je veux dire profondément ? Elle en a l'air... Oui. Et si elle se réveille ? Tu n'as qu'à ne pas faire de bruit ! Oui... Si elle me surprenait dans cette position... Non. Je vais attendre qu'elle s'éveille...

MAGDALENA.

Maudits soient les timides et la timidité.

MIRENO.

Elle a bougé, je crois... Mon Dieu, ma place n'est pas ici, elle pourrait croire... Mieux vaut que je m'en aille...

MAGDALENA.

Don Dionis !

MIRENO.

J'ai cru qu'elle m'appelait ! Mais non, elle dort... C'est vous qui rêvez Don Dionis...

MAGDALENA.

Un rêve ? Pourquoi pas ?... « Don Dioni... Oh, Don Dionis !... »

MIRENO.

Ah, cette fois... Madame ? Mais non : elle dort toujours... Elle rêve !... Je m'en vais.

MAGDALENA.

Restez Don Dionis, je le veux... Venez près de moi.

MIRENO.

Elle me parle dans son rêve... Il est indécent d'écouter ce que dévoile le sommeil...

MAGDALENA.

Dites-moi Don Dionis : avez-vous été amoureux ?... Êtes-vous amoureux en ce moment ? Ne rougissez point, il n'y a pas de honte à aimer, répondez-moi en ami... Êtes-vous amoureux, Don Dionis ?

« Oui, madame, je le suis ».

MIRENO.

Ce n'est pas moi ! Je n'ai rien dit.

MAGDALENA.

« Je n'ai rien dit et, cependant, mes yeux ont parlé à ma place. »

Les yeux, ce n'est pas assez... Un grand benêt, voilà ce que vous êtes : ne m'en voulez pas de parler franchement, c'est pour votre bien Don Dionis. Un amour muet est pareil à un merveilleux tableau tourné contre le mur. Comment voulez-vous qu'on l'apprécie ? Cessez donc d'être aussi timide. Dites-moi, à moi seule, qui vous aimez. Je serai discrète ! Parlez... Non ?... Et si je le trouvais moi, le nom de votre bien-aimée... Vous me diriez si j'ai deviné juste... Est-ce que ça ne serait pas moi par hasard ?

« Oui, madame, c'est vous ! »

Il l'a dit ! Vous y avez mis le temps Don Dionis.

MIRENO.

Mais madame. Le comte de Vasconcelos...

Elle se dresse sur le lit.

MAGDALENA.

Il y a longtemps que je vous préfère au comte !

MIRENO.

Magdalena ! Magdalena !

MAGDALENA.

Lâchez-moi ! Ciel ! Où suis-je ? Don Dionis ! Dans ma chambre !

MIRENO.

Madame...

MAGDALENA.

Expliquez-vous, monsieur.

MIRENO.

J'étais... Pour la leçon... Vous dormiez... Alors... Vous rêviez madame.

MAGDALENA.

Moi ?

MIRENO.

Je voudrais que vous rêviez toujours comme vous rêviez là.

MAGDALENA.

Vous savez ce que j'ai rêvé ?

MIRENO.

Je suis allé trop loin... Mon Dieu, cela me reprend : de la glace dans les veines...

MAGDALENA.

Vous savez lire les pensées ? Comment faites-vous Don Dionis ?

MIRENO.

Je n'y ai pas grand mérite : vous avez parlé en dormant, madame.

MAGDALENA.

J'ai parlé, moi ? Et qu'ai-je dit ?

MIRENO.

... Vous ne vous souvenez pas ?

MAGDALENA.

Si vous me répétiez... peut-être...

MIRENO.

Je n'ose...

MAGDALENA.

Mon Dieu ! J'ai dit des choses affreuses !

MIRENO.

Oh non, madame ! Au contraire...

MAGDALENA.

Comment cela au contraire ?... Veuillez répéter mes paroles. Je suis folle de les entendre. Parlez, sinon je vous jure que j'en mourrai.

MIRENO.

Oh non ! Vous avez dit...

MAGDALENA.

Vous êtes exaspérant à la fin !

MIRENO.

... Que... Que vous éprouviez pour moi...

MAGDALENA.

Quoi ?

MIRENO.

De l'amour.

MAGDALENA.

Comment ?

MIRENO.

De l'amour.

MAGDALENA.

Moi ?

MIRENO.

Vous avez assuré que vous me préféreriez au comte de Vasconcelos... mais ce n'était qu'un songe.

MAGDALENA.

Un songe ! Vous avez raison, Don Dionis, ne croyez pas aux songes, car de « songe », on fait « mensonges ».

Elle sort en claquant la porte !

MIRENO.

Ça !... Et voilà !... Insolente !... Je n'ouvrirai plus la bouche... de ma vie... À n'y rien comprendre : tantôt dédaigneuse, tantôt caressante, tout douceur et soudain tout colère ! Elle vous prend la main, vous croyez qu'elle vous conduit au paradis... Vous voyez la porte s'entrouvrir... Vlan ! Elle vous la claque au nez... Suffit ! Puisque, pour mon malheur, elle m'aime quand elle dort et me méprise quand elle veille, tant pis !... S'il existe au monde une femme aussi compliquée, dites-le-moi que je l'évite !

Il claque la porte à son tour.

LE PROLOGUE, *secoué, puis voyant entrer Seraphina.*

À mon humble avis, il y a bien pire...

Scène 3a

SERAPHINA, *se contenant avec difficulté.*

M'avez-vous bien regardé, Don Antonio ?

DON ANTONIO, *tout sourire.*

Et je suis tombé sous le charme.

SERAPHINA.

C'est une infamie ! Entrer au service de mon père pour « m'approcher » ! Et vous ? Qu'est-ce que vous faites encore là ?

LE PROLOGUE.

Rien. Acte trois, scène trois. La chambre de Seraphina.

SERAPHINA, *au Prologue.*

Sortez ! (*À Don Antonio.*) Pour qui me prenez-vous ? Suis-je une fille qu'on peut séduire par des ruses grossières ? Croyez-vous qu'il vous suffise d'apparaître « Antonio de Penela » pour que je tombe dans vos bras ? Non, monsieur... Le roi veut me marier au comte Duarte d'Estremoz.

DON ANTONIO.

Adorable perspective, admirable personnage.

SERAPHINA.

Persiflez ! Bien que ne l'aimant absolument pas, je suis parfaitement capable de l'épouser rien que pour vous punir de votre folie !

DON ANTONIO.

À ce jeu nous perdrons beaucoup l'un et l'autre !

SERAPHINA.

Je vous ai trop vu comte, allez-vous en, sinon je dis à mon fiancé putatif...

DON ANTONIO.

Putatif... Quelle poésie... !

SERAPHINA.

C'est une des plus fines lames du pays.

DON ANTONIO.

Je puis sans crainte me mesurer à lui.

SERAPHINA.

À la bonne heure ! Sachez donc que les insultes qu'on me fait c'est à lui qu'elles s'adressent.

DON ANTONIO.

Nous avons à ce qu'il paraît mal engagé la conversation.

SERAPHINA.

Sortez ou je crie !

DON ANTONIO.

Plus fort ? Vous ne le pourriez pas !

SERAPHINA.

Dehors ! Si vous restez, je me donne au comte d'Estremoz ! À l'instant, ici, en votre présence !... Si vous m'aimez comme vous le prétendez, je savourerai ma vengeance dans les bras de cet homme que je déteste !

DON ANTONIO.

Vipère ! Petite vipère ! Tu méprises mon amour ? Je te fuis monstre impitoyable : c'est moi qui ne veux plus te voir ! Je bannis ton image de mon cœur. À jamais !

Il a très volontairement laissé tomber un médaillon.

Scène 3b

SERAPHINA.

Quel fou ! C'est donc cela qu'ils appellent l'amour ! Je suis décidément bien heureuse de ne pas subir un maître aussi tyrannique. Qu'a-t-il laissé tomber en sortant ? Tiens... Un portrait !... Un homme !... Comme il est beau ! Qui cela peut-il être ? Pourquoi don Antonio porterait-il à son cou le portrait d'un jeune homme ?... Comme il est beau... j'en suis toute... Bouleversée. Je n'ai jamais rien senti de pareil... Je suis certaine de n'avoir jamais rencontré cet homme et pourtant, je crois le connaître depuis toujours. Juana doit être dans la confidence, c'est sa cousine ! Juana ! Je veux savoir ! Ah Juana ! Regarde ce portrait.

JUANA.

Ah !... D'où tenez-vous cela ?

SERAPHINA.

N'importe !... À qui trouves-tu qu'il ressemble ?

JUANA.

Le portrait ?

SERAPHINA.

Oui, ce beau au jeune homme ! Cherche un peu.

JUANA.

Ici... dans ce palais ?

SERAPHINA.

Non ! En Chine !...

JUANA.

Attendez donc... Peut-être bien... À vous.

SERAPHINA.

Oui ! À moi ! La ressemblance est extraordinaire.

JUANA.

À moins que vous n'ayez quelque petit frère caché, ce ne peut être qu'un cousin inconnu !

SERAPHINA.

À propos de cousin, comment avez-vous pu favoriser le déguisement de Don Antonio ? Vous l'introduisez chez moi et voilà qu'il me cherche querelle, s'emporte, et ivre de colère, s'enfuit ! (*Revenant au médaillon.*) Qui cela peut-il être ? Je donnerais tout au monde pour le connaître.

JUANA.

Voyons... Le médaillon est tombé du cou de Don Antonio ? Il doit savoir qui est l'original de la miniature.

SERAPHINA.

Bien sûr ! cours le chercher ! Non !... Je viens de le congédier d'atroce façon.

JUANA.

Raison de plus. Voilà un rôle magnifique à jouer : vous vous montrerez touchée de repentir... Vous laisserez entendre que tout espoir n'est pas perdu. Un petit bout de comédie à l'épreuve de la vie.

SERAPHINA.

Mais Juana... je ne suis pas prête... je n'ai pas répété.

JUANA.

Vous improviserez ! Une actrice comme vous...

SERAPHINA.

Mais... je l'ai chassé ; il est peut-être...

JUANA.

Pas bien loin.

Elle sort et revient immédiatement avec Don Antonio.

Scène 3c

SERAPHINA.

Si votre modèle est aussi beau que vous, croyez-moi, je ne serai pas cruelle avec lui. Oh non !

Alors qu'elle est absorbée dans la contemplation du portrait, Juana et Don Antonio s'interrogent.

DON ANTONIO.

Elle lui parle, le cajole...

JUANA.

Seraphina, qui n'aimait personne, est tombée amoureuse d'elle-même.

DON ANTONIO.

Quel gâchis !... Mais je tiens peut-être ma revanche.

Il échappe à Juana.

Juana.

N'allez pas trop loin, Don Antonio.

SERAPHINA, *surprise.*

Ah ! Comte !

DON ANTONIO.

Madame ?

SERAPHINA.

Quelle glace ! Oublions ce qui s'est dit... Je ne veux plus que vous partiez.

DON ANTONIO.

Je ne suis pas un jouet.

SERAPHINA.

Don Antonio, la colère d'une femme est un feu de paille...

Il feint de s'en aller.

Restez, je vous en prie. Après votre départ j'ai trouvé ceci... J'ai pensé qu'il vous appartenait ?

DON ANTONIO.

En effet.

SERAPHINA.

De qui est ce portrait ?

DON ANTONIO.

D'un peintre de grand talent, italien, je crois.

SERAPHINA.

Je me moque du peintre. Qui est cette personne ?

DON ANTONIO.

Je voudrais vous dire la vérité... mais je ne le puis. C'est un secret qui ne m'appartient pas.

SERAPHINA.

Je saurai le garder : parlez.

DON ANTONIO.

Soit ! Histoire terrible que celle du duc de Coïmbra injustement banni.

SERAPHINA.

Le duc de Coïmbra est mon oncle, le propre frère de mon père, vous ne pouvez l'ignorer.

DON ANTONIO.

Ce que vous ne savez, c'est que mon père, sur sa couche mortuaire, me confia qu'au péril de sa vie, il avait organisé la fuite et la protection du duc de Coïmbra. Or, le duc avait un fils, un enfant au berceau.

SERAPHINA.

Que de détails ! Quel rapport avec ce portrait ?

DON ANTONIO.

Ah ce portrait ? Patience, madame, j'y viens.

Il est à court d'imagination.

Le duc rencontra un vénérable capucin... à qui il confia son fils.
— Aide-moi Juana. — Le moine était très vieux... et... euh...

JUANA.

Avant de rendre son dernier soupir, il trouva la force de remettre cet enfant au comte de Penela votre père.

SERAPHINA.

D'où tiens-tu cela Juana ?

JUANA.

Hé bien c'est justement que ce garçon fut élevé avec nous au palais des ducs de Penela : un cousin de plus !

DON ANTONIO.

Voilà ! Juana et moi et le petit Dionis !

SERAPHINA.

Ensuite ?

DON ANTONIO.

Un jour, il a six mois à peine, le jeune duc vint incognito en cette ville.

JUANA.

Ici ? N'était-ce pas risqué pour lui ?

DON ANTONIO.

Il est brave jusqu'à la témérité, sous un déguisement de berger, il vous vit, madame, entendre la messe en la cathédrale.

SERAPHINA.

Lui !

DON ANTONIO.

Aussitôt, il vous aima.

SERAPHINA.

C'était écrit !

DON ANTONIO.

Aimer ! Le mot est bien usé pour dire ce qu'il éprouva... une passion que le temps n'a fait qu'enflammer. Cent fois il fut tenté de vous aborder.

SERAPHINA.

Oh, que ne l'a-t-il fait ?

DON ANTONIO. Mais madame... la tête de son père est toujours mise à prix... Ce malheureux prince lui-même risque une mort certaine à être reconnu.

SERAPHINA.

Pauvre jeune homme.

DON ANTONIO.

Vous le plaignez, madame, d'être toujours banni. Mais ce malheur n'est rien auprès de ce qu'il souffre par votre faute.

SERAPHINA.

Par ma faute ?

DON ANTONIO.

Le poison qu'il a bu dans vos yeux est le plus mortel de tous ! Par chance je suis là, moi, son ami. Le voyant dépérir, je résolu de lui servir d'intermédiaire.

SERAPHINA.

Vous !

DON ANTONIO.

Moi, madame ! Je vins en ce palais. Je fus troublé à mon tour par cette extraordinaire ressemblance, je l'avoue. Pour mon malheur et pour le sien, j'appris alors que vous étiez capricieuse, farouche, coléreuse, fantasque, égoïste, impitoyable.

SERAPHINA.

Moi ?

DON ANTONIO.

Incapable de ressentir les douces émotions de l'amour.

SERAPHINA, *furieuse*.

Je... Non ! (*Elle se fait douce.*) Ne partez pas, poursuivez.

DON ANTONIO.

J'ai voulu savoir si un cœur battait dans cette statue de glace... Vous m'avez chassé avec des injures abominables. Et si ce portrait auquel je tiens plus qu'à ma vie n'était tombé entre vos mains, j'aurais déjà rejoint le prince qui se meurt inutilement d'amour pour vous. Oui c'est le portrait de Don Dionis de Coïmbra.

SERAPHINA.

Don Dionis de Coïmbre. Un prince du sang. Mon cousin, qui plus est ! Pas étonnant qu'il me ressemble ! Comte, pour l'amour du ciel, jurez-moi que tout ceci est véritable !

DON ANTONIO.

Quoi, madame ? L'accent de la sincérité est-il pour vous si difficile à reconnaître ?

SERAPHINA.

Tout est gâché par ma faute. J'aurais tant aimé le voir, lui parler.

DON ANTONIO.

Pour cela, c'est facile... Il est venu avec moi sous un déguisement impossible à percer. Bien que vous ne le méritiez guère, vous lui parlerez et peut-être comprendrez-vous enfin ce que vous avez perdu.

SERAPHINA.

Oh non, si je le vois je saurai m'en faire aimer... et lui... Oh lui, je suis certaine que je pourrais l'aimer.

DON ANTONIO.

Ainsi soit-il !

SERAPHINA.

Qu'il vienne dès demain.

DON ANTONIO.

Trop tard : vous aurez épousé le comte d'Estremoz.

SERAPHINA.

Non je braverai l'ordre du roi, mon frère ne me mariera pas malgré moi.

DON ANTONIO.

Trop tard tout de même ! Si vous voulez l'entendre, ce sera cette nuit ou jamais.

SERAPHINA.

Cette nuit ?

JUANA.

Vous n'y pensez pas !

DON ANTONIO.

Le rencontrer de jour serait le livrer au bourreau...

SERAPHINA.

Juana, tu fermeras les yeux... Don Antonio, je l'aime. En plus de son secret, vous détenez le mien à présent.

Elle sort.

JUANA.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire ? Le duc de Coïmbra et son fils sont-ils encore vivants ?

DON ANTONIO.

Est-ce que je sais moi ? En tout cas, c'est ce que je leur souhaite.

JUANA.

Maintenant que vous avez joui de votre vengeance en semant un amour illusoire dans le cœur de la pauvre fille, adieu. Courez remplir votre ambassade près du roi de Castille.

Eile sort.

DON ANTONIO.

J'ai mieux à faire ! Tout à l'heure, dans la chambre de Seraphina, Don Dionis, ce sera moi.

Il sort, bousculant le Prologue.

Scène 4a

LE PROLOGUE.

Acte trois, scène quatre. La chambre de Magdalena.

MAGDALENA.

Vous, ce n'est pas le moment.

Elle le précipite en coulisse. Entre le duc.

No, n mon frère, je prends ma leçon.

LE DUC.

Mais ce mariage...

Entre Miremo.

MAGDALENA.

Plus tard. Eh bien mon professeur... ai-je fait des progrès ? J'ai écrit tout à d'heure une page si lisible que même un analphabète en aurait saisi le sens. Me suis-je bien fait comprendre Don Dionis ?

MIRENO.

Si je ne vous fais pas compliment madame c'est uniquement à cause de la dernière ligne. Tout le reste était parfait, mais la fin exécration !

MAGDALENA.

À cause du petit pâté que j'ai fait en bas de page ?

MIRENO.

Oui ! Ce... pâté a tout gâté.

MAGDALENA.

Eh bien, je l'ai fait exprès !

LE DUC.

Exprès ! Oh, ça n'est pas gentil ! Exprès pour faire enrager ton professeur ! C'est de l'enfantillage !...

MAGDALENA.

Une plume ! Taillez-la, faisons vite. Mon Dieu ! Que vous êtes maladroit.

LE DUC.

Calme-toi Magdalena... Ce n'est pas en criant que tu le rendras moins timide.

MIRENO.

Timide !

MAGDALENA.

Avec ces méthodes, nous n'arriverons à rien avant le déluge.

LE DUC.

Tu es d'une humeur par trop détestable. Regarde-le, il ne sait plus où il en est.

MAGDALENA.

Je ne peux plus le supporter ? (*À Mireno.*) Donnez-moi ça ! Que voulez-vous que je fasse avec une chose pareille ! J'en ai assez ! Je ne veux plus vous voir. Partez ! Vous êtes odieux, Don Dionis !

MIRENO.

Oh, et puis criez autant que vous voulez !

LE DUC.

Quelle drôle de leçon !

Scène 4b

Le Comte entre en trombe, suivi de Juana.

LE COMTE.

Grande nouvelle ! Le comte de Vasconcelos sera ici demain ! Félicitations, madame !

MAGDALENA.

Ce n'est pas possible !

LE COMTE.

Il ne dispose que d'un jour pour se marier, le roi ne pouvant pas se priver de lui plus longtemps, il lui faudra repartir le soir même avec son épouse.

MIRENO.

Demain soir !

LE COMTE.

Les deux mariages seront célébrés ensemble, ce sera le plus beau jour de ma vie !

Un silence.

Je pensais porter ici plus de joie.

LE DUC.

Pourquoi le roi vous écrit-il cela ?

LE COMTE.

Pas à moi ! À vous !

LE DUC.

Vous lisez ma correspondance à présent ?

LE COMTE.

Vous m'accusez de... Par les oreilles et par la queue !... La voici votre lettre !

LE DUC.

Si vous ne l'avez pas ouverte, comment en connaissez-vous le contenu ?

LE COMTE.

Le roi, dans cette autre lettre, me fait part de la nouvelle.

LE DUC.

Je trouve que le roi vous écrit beaucoup ces temps-ci. Magdalena, je t'en prie, pose cette plume et laissons là ces bagatelles. Demain tu seras marée et duchesse, avec deux secrétaires.

LE COMTE.

Pardonnez si je m'imisce, monsieur le Duc, mais...

LE DUC.

Oh ! Maintenant vous êtes de la famille.

LE COMTE.

Justement ! Si nous préparions le contrat.

LE DUC.

Voyez, Juana, je suis duc, pas notaire !... Un double mariage... Soyons gais ! Voilà, gais !

Sortent Juana, le Duc et le Comte.

MIRENO.

Eh bien c'est fait : vous n'aurez plus à supporter mes maladresses. J'ai perdu tout espoir de bonheur.

MAGDALENA.

Don Dionis ? Vous ne voulez pas me regarder... Je crois que vous serez bien vite consolé.

MIRENO.

Moi, madame ?

MAGDALENA.

Je vous connais mieux que vous n' imaginez. Bientôt vous me donnerez raison. Lisez ce billet et faites ce que j'ordonne.

Elle sort.

MIRENO.

Adieu Magdalena... il ne me reste plus qu'à mourir... *(Il lit la lettre.)*
« Le temps nous presse. Soyez dans le jardin cette nuit. Attendez qu'on vous appelle. Toutes les craintes du Timide au palais prendront fin. » Cette nuit ! Tout à l'heure !... Elle m'aime ! Il faut que je raconte cela à Tarso !

Il sort.

Scène 5

LE PROLOGUE.

Acte trois, scène cinq. Le parc sous les fenêtres de Magdalena et Seraphina. La nuit ! La nuit.

Jeu avec l'éclairagiste.

DON ANTONIO.

Les fantaisies nocturnes de l'Amour m'ont métamorphosé en Don Dionis de Coïmbra accompagné de son fidèle ami Don Antonio. Une lumière dans la chambre de Seraphina !

VOIX DE SERAPHINA.

Du bruit ! C'est Don Dionis et je ne suis pas prête. Juana, vois à la fenêtre !

Juana paraît.

DON ANTONIO.

Juana ! Elle n'a aucun rôle dans ma comédie.

JUANA.

Il n'y a personne.

VOIX DE SERAPHINA.

Il viendra, Don Antonio l'a assuré : c'est un ami bien rare pour Don Dianis.

JUANA.

Une telle amitié a quelque chose d'unique en effet !

Elle rentre.

DON ANTONIO.

Elle va tout gâter !

Entre Tarso. Don Antonio se dissimule.

TARSO.

« En éclaireur » qu'il dit comme ça, mais pas pu trouver de quoi allumer une lanterne. (*Pas rassuré.*) Tarso, mon ami, courage et prudence.

SERAPHINA.

Je te dis moi qu'il y a quelqu'un dans le jardin.

Elle paraît.

Est-ce vous Don Antonio ?

DON ANTONIO.

Oui, madame.

TARSO.

Du monde ! Et Mireno qui...

SERAPHINA.

Je ne vous vois pas... Seriez-vous venu seul ?

DON ANTONIO.

Non, madame !

TARSO.

Allons bon ! Nous serons bientôt plus nombreux qu'à la foire !

SERAPHINA.

Juana ! Don Dionis est venu.

JUANA.

Je ne croirais jamais cela.

Elle rejoint Seraphina.

SERAPHINA.

Méchante ! Comte, vous êtes bien avec Don Dionis ?

TARSO.

Quoi ?

DON ANTONIO.

Oui ! Don Dionis est avec moi et meurt du désir de mettre son amour à vos pieds.

TARSO.

Il est déjà là ! C'était bien la peine de...

SERAPHINA.

Ah ! Tu vois Juana !

JUANA.

Non, justement, je ne vois rien ! — Montrez-vous Don Dionis !

DON ANTONIO.

Je vous le défends, Don Dionis, le danger est trop grand.

JUANA.

Qu'il parle au moins.

SERAPHINA.

Oh oui, parlez don Dionis.

JUANA.

Nous aimerions tant entendre le son de votre voix.

SERAPHINA.

C'est toi qui l'intimides, Juana, laisse-nous.

JUANA.

Il n'en est pas question.

SERAPHINA, *rageusement*.

Je le veux, je le veux ! (*Radoucie.*) Je l'aime. Si tu m'aimes un peu, n'empêche point mon bonheur.

JUANA.

Puisses-tu ne pas avoir à regretter ce que tu vas faire.

Juana sort.

DON ANTONIO.

Décidez-vous, parlez Don Dionis. — « Je reste muet d'admiration. Madame. L'amour, seul Dieu que je vénère après vous, pourrait répondre de moi. »

SERAPHINA.

Oh ! Don Dionis...

TARSO.

Ce n'est pas la voix de Mireno ! Quelqu'un est en train de piétiner nos plates-bandes.

SERAPHINA.

Vous m'aimez vraiment, Don Dionis ?

DON ANTONIO.

« Douce Seraphina... si je vous aime ? Le comte Antonio, mon ami très cher, pourra vous le confirmer. » — Certes, personne n'a jamais aimé comme vous don Dionis jusqu'à la folie.

TARSO.

Le diable m'emporte ! Il est tout seul... et pourtant ils sont deux ! Mais le second n'est pas notre Don Dionis, j'en suis sûr.

SERAPHINA.

Don Dionis ! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

DON ANTONIO.

« Éteignez toutes les lumières... et laissez-moi monter près de vous. »

SERAPHINA.

Dans ma chambre ?...

DON ANTONIO.

Don Dionis, vous n'y pensez pas.

SERAPHINA.

Mélez-vous de ce qui vous regarde, Don Antonio.

DON ANTONIO.

À vos ordres madame ! Ah Don Dionis, l'amour vous réserve ce soir un bonheur infini ! Je vous conjure de vous en montrer digne... — « Je le serai, Don Antonio ! » — Moins de bruit Don Dionis. Madame, incitez-le à la prudence.

SERAPHINA.

Pour l'amour de moi, Don Dionis, écoutez les conseils du comte.

DON ANTONIO.

Don Dionis, je vous interdis d'entrer dans la chambre de celle que vous aimez à la lueur des candélabres. — « Je veux la voir et je veux qu'elle me voie ! »

SERAPHINA.

Nous nous verrons avec les yeux du cœur, Don Dionis.

DON ANTONIO.

Madame, il monte ; au nom du ciel, vérifiez que tout est éteint.

La lumière s'éteint, Antonio monte.

Scène 5b

TARSO.

L'un est monté... Où est passé l'autre ?

Entrée de Mireno.

En voilà encore ! Qui va là ?

MIRENO.

C'est moi.

TARSO

« C'est moi » facile à dire ! Qui, moi ? Précise un peu pour voir.

MIRENO.

Mireno.

TARSO.

Bien répondu, passe ! Mais si tu avais été l'autre, point d'affaires !

MIRENO.

Quel autre ?...

TARSO.

Celui qui est déjà venu.

MIRENO.

Qui ?

TARSO.

L'autre : Don Dionis !

MIRENO.

Don Dionis c'est moi !

TARSO.

Que tu crois ! Ou plutôt que tu dis ! Car tu sais bien que ce n'est pas toi.

MIRENO.

Je ne suis pas moi ?

TARSO.

Tu es toi ! Mais lui est un autre ! Et encore. Ce n'est pas aussi simple, puisque lui, il est deux. Alors, où est passé l'autre, puisqu'un seul est monté et que ce n'est pas toi ?!

MIRENO.

Tu as bu ?

TARSO.

Pas plus qu'à l'ordinaire.

MIRENO.

Alors qu'est-ce que tu racontes ?

TARSO.

Pauvre petit, tu arrives trop tard, la place est prise.

MIRENO.

Que me chantes-tu là, imbécile ?

TARSO.

Imbécile toi-même ! Je ne chante rien que tu n'aies fort bien entendu.

MIRENO.

Reprenons du début. Je voulais savoir si la voie était libre.

TARSO.

Elle ne l'était pas : il y avait du monde.

MIRENO.

Qui ?

TARSO.

Tu es sourd, ma parole ! Lui !... Enfin : eux ! Un comte...

MIRENO.

Duarte d'Estremoz ?

TARSO.

Non ! Un autre ! Un Don Antonio. Et puis il y avait toi ! C'est-à-dire, pas Mireno... Don Dionis ! En tout cas, un Don Dionis, ça vous étonne, monsieur « je sais tout mieux que les autres » ! Bon ! Lui et le comte, ça aurait dû faire deux, pas vrai ? Eh bien, moi qui les ai vus, je suis prêt à jurer que je n'en comptais qu'un, mais j'en entendais deux !

MIRENO.

C'est ce que je disais : tu es ivre !

TARSO.

Non, monsieur ! Quand on est pompette, on voit double, mais on entend simple quand même ! Et puis il y avait une femme à la fenêtre... peut-être même deux... Diable, est-ce que je serais saoul sans le savoir.

Il souffle au nez de Mireno.

Qu'est-ce que tu sens ?

MIRENO.

L'oignon cru.

TARSO.

Ce n'est pas ce qui a pu me monter à la tête !

L'autre fenêtre s'éclaire.

MIRENO.

Tais-toi.

MAGDALENA.

Don Dionis !

Elle paraît à la fenêtre.

MIRENO.

Oui, madame, je suis cet heureux mortel ! Tu as rêvé, Tarso.

Il monte et disparaît.

TARSO.

Rêvé ? Non ! Il y avait ici au moins deux Don Dionis. À présent ils sont tous les deux là-dedans ! Pourvu qu'ils n'aillent pas se rencontrer.

Tintamarre. Entre le prologue agitant une cloche.

Scène 6

LE PROLOGUE.

Il est six heures bonnes gens.

TARSO.

Quoi, déjà...

LE PROLOGUE.

C'est comme ça : le jour est levé. Tout le monde debout ! (*Aux spectateurs.*) Pas vous ! Il s'agit de conclure cette...

Il est interrompu par l'irruption du Comte.

LE COMTE, *hurlant.*

Il arrive !

TARSO.

Qui ça ?

LE COMTE.

Préviens ton maître Figuerido : l'escorte de Vasconcelos est signalée.

FIGUERIDO.

J'y cours.

LE COMTE, *à Tarso.*

Et toi, rends-toi utile.

TARSO.

Je ne suis pas votre larbin

Il s'assoit à l'écart, observant le remu ménage.

LE DUC, *entrant endormi.*

Que de cris dès l'aube. La raison, Comte, de cet éveil tonitruant ?

LE COMTE.

Le comte de Vasconcelos va franchir cette porte d'une minute à l'autre.

LE DUC, *paniqué.*

Le comte de Vas... (*Il appelle.*) Magdalena !

LE COMTE.

Il faudrait éveiller aussi ma fiancée.

LE DUC.

Votre... Eh bien appelez la... Magdalena !

LE COMTE, *appelant.*

Seraphina, ange de mes rêves.

Entre, très vite, Juana.

JUANA.

Que se passe-t-il ?

LE DUC.

Aide-nous à appeler mes sœurs.

À partir de là, il s'agit de passer les répliques entre les appels.

JUANA.

Seraphina !

Retour de Figuerido avec une lettre.

FIGUERIDO, *excité.*

Grande nouvelle, votre Grâce : le comte de Vasco...

LE DUC, *agacé.*

Il arrive ! Merci ! Nous le savons.

JUANA.

Le comte de Vasconcelos ?

LE DUC.

Oui ! Appelez donc !

Juana, le Comte et Figuerido appellent.

Le Duc secoue Figuerido.

Que fais-tu là ?

FIGUERIDO, *tandis que les autres continuent les appels.*

Mais monseigneur...

LE DUC.

Cours à la poterne, je te charge d'accueillir le Comte de Vasconcelos. (*Appelant.*) Magdalena!

JUANA.

Seraphina!

LE DUC, à *Figuerido*.

Encore là?

FIGUERIDO, *montrant la lettre*.

Mais, Monseigneur... lettre du roi.

Il le lui colle en main et s'enfuit.

Le Comte et Juana continuent d'appeler.

Il ne manquait que cela!

Remettant la lettre à Juana.

Tiens, lis cela pour moi. (*Appelant.*) Magdalena!

LE COMTE, *fatigué*.

Seraphina.

JUANA, *lisant avec application*.

« Mon cher cousin... »

LE COMTE.

Le roi vous appelle mon cousin!

LE DUC.

Il doit avoir un service à me demander.

JUANA, *poursuivant la lecture*.

« ... c'est avec une profonde douleur que nous avons pris connaissance du décès de Monsieur le Duc de Coïmbra... »

Seraphina, qui est arrivée juste à temps pour cette révélation, réagit joyeusement.

SERAPHINA.

Que dit-on du duc de Coïmbra?

LE COMTE.

Seraphina, archange de mes nuits!

JUANA, *reprenant très fort la lecture*.

« C'est avec une volonté d'apaisement que nous avons décidé de lui accorder notre mansuétude et notre pardon affectueux à toute sa descendance. »

LE DUC, *que la nouvelle n'intéresse décidément pas*.

Voilà une bonne nouvelle. (*Appelant avec impatience.*) Magdalena!
(*À Juana.*) Résume un peu.

JUANA.

Hé bien... le roi ordonne que son fils unique en qualité de prince du sang soit mis en possession de son patrimoine. (*Bas à Seraphina.*) Son fils unique.

SERAPHINA.

Don Dionis!

L'arrivée de Magdalena coupe court aux explications.

MAGDALEN, *heureuse, comme alanguie de son sommeil*.

Me voici à votre requête, mon frère.

LE DUC, *affectueusement*.

Pas trop tôt. (*À Juana.*) Achève rapidement la lecture de mon courrier.

JUANA, *lui rendant la lettre*.

Je n'ose...

LE DUC, *agacé.*

Bon ! (*Lisant.*) « En conséquence, je vous prie, mon cher cousin,, de surseoir au mariage de vos sœurs. »

Réaction brutale de tous-tes.

LE DUC, SERAPHINA, MAGDALENA, JUANA, LE COMTE, *ensemble.*

Cela ne se peut !

Tous-tes se rassemblent autour du Duc. Ensemble, en silence, mais remuant leurs lèvres, ils poursuivent la lecture avec angoisse.

Tarso les regarde avec un œil critique !

TARSO, *désabusé.*

Drôle de monde ! (*Il se livre.*) Bon, puisque monsieur Mireno ne daigne montrer son nez...

Il se heurte à Ruy Lorenzo.

Aïe donc !

Ils chutent tous les deux. Reconnaisant Ruy Lorenzo.

Comme on se retrouve, monsieur le faiseur de cadeaux empoisonnés.

RUY LORENZO.

Oui, c'est bien moi, Don Ruy Lorenzo, bourrelé de remords, qui veut se racheter. Par miracle, je te retrouve ici, tant mieux. L'homme que tu accompagnais, qu'est-il devenu ?

TARSO.

Je n'en sais rien ! Il dort !

RUY LORENZO.

Il faut absolument que je lui parle. La vérité doit éclater au grand jour !

TARSO.

La vérité ! Dans pareille histoire de fous ! Autant chercher une puce morte dans un bol de lentilles.

Ruy Lorenzo s'élançe pour aller se livrer au Duc. Maladroitement, Tarso, voulant le retenir, le fait tomber.

RUY LORENZO.

Je puis tout éclaircir !

TARSO, *le maintenant au sol et le bâillonnant d'une main.*

Vous avez fait assez de dégâts.

LE DUC, *reprenant la lecture, seul, complètement déprimé.*

« Car l'une ou l'autre de vos sœurs, à sa convenance ou la vôtre, sera conformément à mon désir, l'épouse du fils de notre oncle ben-aimé, le duc de Coïmbra. »

SERAPHINA, *dans un cri de joie.*

Magdalena, désolée pour toi, mais Don Dionis de Coïmbra est d'ores et déjà mon époux.

MAGDALENA.

Je ne te disputerai pas cet honneur. Mon frère, vous pouvez répondre au roi que ma sœur Seraphina épousera le fils du duc de Coïmbra.

LE COMTE.

Par les oreilles et par la queue ! C'est moi son fiancé.

LE DUC.

Taisez-vous Comte ! Depuis hier on n'entend que vous ! Comprenez que nous sommes en conseil de famille. Magdalena, je sais que tu aimes tendrement ta sœur... mais avant de céder à son caprice songe que l'honneur que nous fait le roi te revient en priorité.

MAGDALENA.

Non, mon frère, j'ai fait basculer mon destin : cette nuit écoulée j'ai pris un époux.

LE DUC.

N'écoutez pas, elle a perdu la tête !

MAGDALENA.

Le Ciel et l'Amour m'ont proposé un mari : je l'ai pris sans contrainte aucune... Au contraire je me suis donné bien du mal pour le décider malgré lui ! Il n'a pas le moindre quartier de noblesse, il est très pauvre, c'est un berger, il me l'a avoué, mais il est beau, jeune et il m'aime comme je l'aime.

LE DUC.

Elle l'aime ! Vas-tu élever des moutons avec lui, toi qui as peur d'une araignée ? Où est-il ?

MAGDALENA.

Dans ma chambre !

Rire du comte.

LE DUC.

Silence Comte, ou je vous étrie à l'instant... Et toi, fille perdue, le nom de ton suborneur ?

MAGDALENA.

Votre colère est inutile Roderigo : c'est le secrétaire que vous m'aviez donné ; il n'y a pas à revenir sur ce qui est consommé.

LE DUC.

Elle vous dit cela avec son grand sourire. — Qu'on dresse un bûcher et qu'on y jette, liés ensemble, le séducteur et la dévergondée.

Il tombe à genoux.

Ô sombre désespoir ! Ô fille infortunée ! Ô mon honneur bafoué !

Tous-tes le regarde...

Ruy Lorenzo, échappant à Tarso, se précipite vers lui.

RUY LORENZO.

Le mal n'est pas si grand monseigneur ! Je puis tout arranger !

LE COMTE.

Ruy Lorenzo, traître infâme ! Tu es venu chercher ta mort ? Tant mieux morbleu tant mieux !

Il fonce l'épée à la main.

JUANA.

Où est Don Antonio ? Antonio ! Antonio !

SERAPHINA.

Je veux comprendre ! J'exige de savoir ! Don Dionis ! Don Dionis !

LE DUC, *dans un hurlement qui immobilise tout le monde.*

Où vas-tu, pécheresse, honte de ma race ?

MAGDALENA.

Rejoindre mon époux.

RUY LORENZO.

Restez, madame ! Votre Grâce ?

LE DUC.

Tiens !... Mon secrétaire !

RUY LORENZO.

Monseigneur, en dépit des apparences, je jure que votre sœur Magdalena a bien choisi le mari qui lui convient.

LE DUC.

Il ose ! Tu oses !

LE COMTE.

Laissez-moi exterminer cette vermine.

LE DUC.

Vous n'allez pas recommencer Comte !

RUY LORENZO.

Celui qu'elle a élu n'est autre que. Don Dionis de Coïmbra !

SERAPHINA ET MAGDALENA.

Qu'est-ce qu'il dit ?

RUY LORENZO.

Je détiens les preuves irréfutables que le garçon dont je porte encore les vêtements est bien l'unique héritier du duché de Coïmbre.

SERAPHINA.

Vous déraisonnez ! Don Dionis est mon mari, entendez-vous tous !
Le mien !

Le Duc.

Bigame ! L'héritier de Coïmbra est bigame, la cadette d'Aveiro est une catin et sa sœur bonne à enfermer.

SERAPHINA.

Don Dionis est devenu mon époux cette nuit dans ma chambre.
Juana peut en témoigner.

LE DUC.

De mieux en mieux !

MAGDALENA.

Tu as des visions : Don Dionis est encore dans mon lit !

SERAPHINA.

Non ! Dans le mien !

LE DUC.

Je vais m'éveiller, tout va bien !

RUY LORENZO.

Votre grâce, écoutez-moi !

Irruption de Mireno et Don Antonio.

MIRENO.

Monsieur le Duc ! Je viens rouge de honte.

Ruy Lorenzo, Mireno et Antonio agenouillés devant le Duc.

DON ANTONIO.

Monsieur le duc ! Je me prosterne à VOS genoux.

LE DUC, *au bord de la folie, chantant, dansant.*

Oh tous ces secrétaires.

SERAPHINA.

Don Antonio ? Que faisiez-vous chez moi ?

MAGDALENA.

Mon frère sait tout mon ami.

JUANA, *sévère.*

Duc d'Aveiro, cessez de vous donner en spectacle.

Sa violence calme instantanément le Duc.

LE COMTE.

Si j'ai bien tout suivi, l'un d'eux est le fils du duc de Coïmbra !

Lequel ?

LE DUC, *grandiose.*

Nous allons le savoir. Relevez-vous Don Dionis.

MIRENO ET DON ANTONIO, *se levant d'un même élan.*

À vos ordres monsieur le duc.

LE DUC, *constatant son échec.*

Nous n'en sortirons pas !

MIRENO, *à Don Antonio, furieux.*

Deux Don Dionis, c'est un de trop, monsieur !

DON ANTONIO, *dégainant.*

Je ne tolère pas qu'on me parle sur ce ton, monsieur !

Duel.

MAGDALENA.

Don Dionis pour l'amour de moi !

DON ANTONIO.

Vos attaques manquent un peu de souplesse, mais vous savez tenir une épée.

MIRENO.

Je vous retourne le compliment.

TARSO.

Ne parle point tant, protège-toi !

DON ANTONIO.

Votre salle ? Votre maître ?

MIRENO.

Mon père seul m'enseigna, monsieur.

DON ANTONIO.

Beau sang ne saurait mentir. Gardez votre ligne.

LE DUC.

Quelqu'un peut-il m'apprendre pourquoi ces jeunes gens tiennent à s'entretuer sous mes yeux ?

RUY LORENZO.

Moi, monseigneur, je puis le faire !

LE COMTE.

Maudit chien, tu payeras pour tous.

Il se rue, l'épée brandie, obligeant le Duc à croiser le fer.

LE DUC, *après quelques passes.*

Cessez le combat sur-le-champ !

Comme le Comte se précipite à nouveau sur Ruy Lorenzo.

Comte ! Qu'est-ce que je viens de dire ?

Retour au calme.

Messieurs, vous avez inutilement affronté deux vaillances égales...

Vous, Ruy Lorenzo, avant que ne frappe le bras de ma justice : parlez.

RUY LORENZO.

Ces lettres que don Pedro, lui-même remit entre mes mains, sont la preuve indéniable que vous êtes, monsieur, don Dionis de Coïmbra.

MAGDALENA.

C'est comme si je l'avais toujours su.

LE DUC.

Encore des lettres ! Non merci, lisez vous-même, tout bien considéré c'est votre métier.

RUY LORENZO.

Dois-je comprendre, monseigneur, que je puis reprendre ma place ?

LE COMTE.

On bafoue le bon droit.

DON ANTONIO.

Monseigneur.

LE DUC.

Ah mon pauvre ami... c'est bien ennuyeux pour vous, mais je n'ai nul besoin de deux secrétaires.

LE COMTE.

Amnistier un assassinat c'est un scandale !

LE DUC, *tranchant*.

Je suis occupé, Comte : je marie ma fille Magdalena.

LE COMTE.

Tant mieux morbleu tant mieux ! Monsieur est l'héritier de Coïmbra ? Je puis donc, selon l'ordre du roi, à condition toutefois que nous révisions la dot à la hausse, épouser Seraphina malgré sa faute.

LE DUC.

C'est-à-dire... Vu comme cela... Rien ne s'y oppose.

SERAPHINA.

Tout ! Au contraire ! Oh parlez, Don Antonio ! Où est le mari que vous avez conduit cette nuit à ma chambre ?

DON ANTONIO.

Merveilleuse candeur, vous allez m'en vouloir, madame... Mais vous finirez par me pardonner. C'est moi Seraphina qui, sous le nom d'emprunt de Don Dionis ai connu cette nuit...

SERAPHINA.

Ignoble séducteur ! Tuez-le !

LE COMTE.

Avec joie !

Les épées sortent à nouveau.

JUANA.

Votre clémence, don Roderigo ! C'est mon cousin, le comte Antonio de Penela.

LE COMTE.

Encore mieux morbleu ! Vous me rendrez raison, comte de Penela, et vous aussi Don Dicnis de Coïmbra.

Nouvel assaut.

LE DUC.

Assez ! Je ne laisserai pas transformer les jardins de mon palais en cours de caserne !

Il désarme le comte.

RUY LORENZO.

Comte d'Estremoz, j'ai eu grand tort de vouloir par de vils procédés...

LE COMTE.

Seule la mort...

LE DUC.

C'est insupportable ! Puisque mon secrétaire reconnaît son erreur.

RUY LORENZO.

Mais vous, Comte, vous devrez répondre de vos actes envers ma sœur Leonella.

LE COMTE.

Cette folle !

LE DUC.

Elle est charmante.

RUY LORENZO.

Elle porte un enfant du comte d'Estremoz.

LE COMTE.

Qu'elle le prouve.

LE DUC.

Oh la honte ! Comte, vous êtes mon vassal et vous me devez allégeance : à genoux devant votre suzerain ! J'exige que vous épousiez Leonella avant ce soir, il ne sera pas dit que ma justice est un vain mot.

RUY LORENZO.

Grand merci, votre Grâce. Je cours lui porter la nouvelle.

Il sort.

SERAPHINA.

Comte de Penela, où est l'original de la miniature ? Je n'aime que lui seul !

DON ANTONIO.

Descendez de votre rêve, c'est votre portrait mon amour. Ne vous fâchez plus, ne pleurez pas... Regardez en vous-même et dites si vous trouvez encore quelques raisons, même légères, de regretter ce qui eut lieu cette nuit.

SERAPHINA.

Je... Mais votre procédé...

DON ANTONIO.

Dans la grande tradition de la comédie.

SERAPHINA.

Vous n'avez pas si mal tenu votre rôle.

DON ANTONIO.

Monsieur le Duc, hier, vous m'avez accepté pour secrétaire, voulez-vous de moi pour frère aujourd'hui ?

LE DUC.

Au point où nous en sommes, adressez-vous directement à Seraphina.

SERAPHINA.

Puis-je répondre autre chose que oui ?

LE DUC.

Ouf ! Voilà mes filles mariées Juana, elles n'ont plus besoin de demoiselle de compagnie ! Que vas-tu faire ?

JUANA.

Je ne sais... Toutes ces émotions... Je pleure toujours aux mariages... Mais quitter Aveiro... toute ma vie est ici.

LE DUC.

Eh bien... reste.

JUANA.

À quel titre ?

LE DUC.

... Nous verrons... nous verrons.

MIRENO.

Veux-tu encore retourner au village ?

TARSO.

Ben non : qui veillerait sur toi ?

MAGDALENA.

C'est mon devoir maintenant.

TARSO.

Finie la timidité !

MAGDALENA.

Qui pourrait rester timide au palais ?

Entre le Prologue, affolé.

FIGUERIDO.

Le comte de Vasconcelos est annoncé.

LE DUC.

Qu'il s'en retourne ! S'il était venu plus tôt, la forteresse aurait peut-être tenu jusqu'à son arrivée.

MAGDALENA.

Non, allons tous à sa rencontre et présentons-lui mon époux.

LE PROLOGUE.

Ainsi s'achève l'aventure du timide au palais. Comme il est de tradition, vous voudrez bien pardonner les erreurs et les fautes de l'auteur. Bonne nuit.